Publié par L'Union Printing Ltd.
Bureau 10256-103e rue—Tél. 5907

L'UNION

5c le numéro "BIEN FAIRE ET LAISSER DIRE" 5c le numéro

ABONNEMENTS
Canada $2.00 par an. E. U. $3.00 par an
Europe $3.50 par an
Tarif de publicité envoyé sur demande

Journal indépendant paraissant le jeudi de chaque semaine. EDMONTON, ALBERTA LE JEUDI 13 JANVIER, 1927 Dixième année, n° 12

QUI VEUT LA FIN VEUT LES MOYENS

La fin que nous, canadiens, devons avoir à cœur tous tant que nous sommes, c'est la transmission à nos enfants des dons spéciaux que nous avons reçus en partage en ce monde, dons que nous ont transmis, confiés, nos ancêtres et qui leur viennent de Dieu.

Les anglo-saxons, plus que nous, sont fiers de leur race. Souvent ils vont jusqu'à dire, comme les allemands, que Dieu leur a donné la mission de régenter tout le genre humain. C'est un peu exagéré, car il y a des races qui ne se laissent pas conduire par d'autres et nous avons vu, ces années dernières, aux portes mêmes de l'Angleterre, nos frères d'Irlande secouer le joug séculaire qui lui avait été imposé et conquérir leur indépendance.

Ici, en Canada, cet effort anglais pour subjuguer la race française a cessé dans le Québec. Il se poursuit en Ontario, et dans l'Ouest. Et nous savons que les plus acharnés de ces anglicisateurs sont, assez illogiquement, nos frères irlandais.

Il a fallu nous défendre. Il faut continuer à nous défendre.

• • •

Une association s'est formée en Alberta, l'A.C.F.A. qui, depuis un an surtout, travaille fortement. Et, pour nos écoles notamment il s'est fait, en une seule année, plus d'ouvrage qu'il ne s'en était fait en vingt ans auparavant. Grâce à ce dévouement de quelques hommes, dont un seul est rémunéré, ou plutôt ne l'est guère, le nombre de nos enfants qui reçoivent aujourd'hui l'enseignement dans leur langue maternelle est beaucoup plus considérable que durant les années précédentes.

Grâce encore au dévouement des enthousiastes de l'A.C.F.A. et grâce aussi au journal **L'Union**, la province de Québec s'est aperçue qu'il y avait en Alberta des canadiens-français vivants, et qui n'entendent pas se laisser mourir. La vieille province, cette fois, s'est émue enfin tout entière.

Cette fois, c'est jusqu'aux membres du gouvernement officiel du Québec qui s'intéressent à notre cause.

Est-ce que cela est à dédaigner?

• • •

Et voici une nouvelle preuve de l'ouvrage qui s'est fait.

A Québec, nous avons déclaré franchement, publiquement, et devant le premier ministre lui-même: -

"La province de Québec n'a aucune marque officielle d'estime pour ceux qui travaillent à sa gloire en dedans et au dehors de ses frontières. Le "**Mérite agricole**" même n'est jamais accordé qu'aux cultivateurs qui habitent le Québec."

Loin de trouver mauvaises ces paroles un peu audacieuses, on les a su apprécier.

Un membre éminent du gouvernement de Québec nous déclara: "**C'est vrai, mais pourquoi, vous, canadiens de l'Ouest, ne nous faites-vous pas connaître ceux de vos fermiers qui sont dignes d'être récompensés du "Mérite agricole."**

Et voici donc encore un point gagné. On reconnaît que **les canadiens-français de l'Ouest font toujours partie de la grande famille.**

Est-ce que cela est à dédaigner?

• • •

Nous pourrions citer ainsi quantité d'autres exemples, anciens ou récents du travail qui s'accomplit et qui s'accomplit à peu près **gratis**.

Que ne ferions-nous pas si nous avions le nerf de la guerre?

Combien en a-t-il coûté, jusqu'ici à chacun de vous?

On peut dire que le plus grand nombre de nos canadiens d'Alberta ont déjà retiré, ou retireront plus tard, le profit de tout ce qui se fait, sans qu'un sou soit sorti de leur poche.

Ils laissent se tuer à la tâche ceux qui ont du coeur et continuent de dépenser leur argent pour leurs petites faiblesses personnelles et leur égoïste amusement. On préfère siffler quelques verres de bière de plus, plutôt que de donner une piastre pour l'A.C.F.A., ou d'envoyer son abonnement à **L'Union**.

Que les autres payent et travaillent, n'est-ce pas? Moi, je retire le profit.

• • •

Cette semaine pourtant, la paroisse de St-Joachim, la première, s'est émue de cette tragédie.

Là, on s'est dit: "Il n'est pas juste, il est honteux que nous, canadiens, laissions faire tout ce travail sans en défrayer les dépenses nécessaires. Nous allons organiser quelque chose pour venir en aide à l'A.C.F.A."

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Et l'on en voit la preuve dans cette page même.

• • •

Nous allons voir quels sont les canadiens d'Edmonton et des environs qui comprennent ce qu'ils doivent à l'organisation qui travaille non pour leur petite paroisse seulement afin qu'elle dépasse la voisine, mais qui travaille pour toute la province, pour tout l'Ouest, pour tout le Canada français et, par-là, pour tout le Canada.

Y en aura-t-il d'autres pour suivre cet exemple?

LA MORALITÉ SOVIÉTIQUE S'EFFAROUCHE

Leningrad, Russie.—Sept jeunes gens ont été condamnés par la cour provinciale à être fusillés pour avoir assailli une jeune ouvrière sur une place publique à Leningrad. Dix autres, complices de l'attentat, ont été condamnés à des termes d'emprisonnement d'une année à dix. Ce procès avait attiré l'attention de toute la Russie, le procureur général ayant déclaré que ces attentats en groupe devenaient par trop fréquents. Il demanda la peine de mort pour les 17 accusés, disant que cet exemple était nécessaire. Sept seulement devront subir la peine capitale.

MOSCOU EN QUÊTE D'ARGENT

Moscou.—N'ayant pu lancer d'emprunts à l'étranger, les Soviets ont résolu de convertir en argent les joyaux de la couronne de Russie, estimés à $250,000,000 environ. Pour faire suite à la vente récente de quelques-uns de ces joyaux à des joailliers anglais ou américains, le gouvernement des Soviets a expédié pour plusieurs millions de dollars d'objets précieux à Gregory Swanidze, son agent financier à Berlin, qui a reçu instruction d'en accepter le paiement en espèces ou en nature.

POUR L'A.C.F.A

SOIRÉE A ST-JOACHIM

Dimanche prochain, 10 courant, à 8 hrs 15, du soir

Sous l'habile direction de son exécutif, l'Association Canadienne Française d'Alberta, bien que jeune encore, fait de rapides progrès. Son secrétaire, M. Rioux, qui l'a dignement représentée au voyage de la Survivance, remporte chaque jour de nouveaux succès, tant parmi les nôtres qu'il sait enthousiasmer à la cause, qu'avec les autres éléments de la population albertaine. M. Rioux a su faire comprendre à tous que l'A.C.F.A. est une organisation d'ordre chez les membres, de bienveillance à l'égard de ceux qui ne sont pas de notre race et d'absolue soumission aux lois du pays. D'où il est résulté que l'A.C.F.A. conquiert rapidement la confiance et l'estime de tous.

Les intéressés (c'est-à-dire tout Canadien-français) seront les premiers à comprendre qu'il faut à l'A.C.F.A. des fonds pour continuer son oeuvre. Le fermier doit toujours semer avant de récolter. Aussi, connaissant l'intelligence et le patriotisme des franco-albertains, nous avons ferme espoir qu'ils ne laisseront pas notre association péricliter faute de secours financier.

Une initiative louable et qui (nous l'espérons) sera suivie ailleurs, vient d'être prise à St-Joachim d'Edmonton. Un **Concert** sera donné dimanche prochain, 16 courant, dans la salle paroissiale (pour laquelle aucune rémunération ne sera acceptée) **au profit de l'Association Canadienne Française.**

On ne nous a pas encore communiqué le programme en son entier. Mais nous en connaissons cependant de très intéressants numéros. Ainsi: l'Orchestre du Collège des Jésuites a bien voulu offrir ses services. Les élèves du Couvent de l'Assomption préparent pour cette soirée un magnifique chorus, un joli dialogue, etc... Nous aurons le plaisir d'entendre la belle voix de M. l'abbé Valiquette, professeur au collège, qui chantera du Botrel et des chants canadiens. Avons-nous souvent entendu mieux que les voix du Dr Boissonneault et sa dame?

Les demoiselles Geneviève et Bernadette Lemay, avec la grâce qui les distingue, en seront d'un charmant Minuet et de quelques morceaux de musique vocale et instrumentale.

N'oublions pas qu'un numéro important sera le bref discours de M. Lefort. Avec la verve et l'esprit qu'il sait mettre à ses paroles, M. Lefort fera comme toujours: ils nous instruira en nous amusant.

Venez tous à la salle St-Joachim dimanche soir à 8 h. 15.

AU JOUR LE JOUR

DANS NOTRE PROVINCE

LA MORT DU PLUS ANCIEN

James Gibbons, le plus ancien probablement des pionniers d'Alberta avec Octave Majeau, qui mourut il y a quelque trois ans, vient lui aussi de terminer ses jours, samedi, à l'âge de 89 ans.

Né en 1839, il émigra d'abord aux Etats-Unis, en 1847 puis, vers 1865 s'en vint en Alberta. Avec son ami Octave Majeau, il débuta par la chasse à l'or dans les sables de la Saskatchewan. Plus tard il devint fermier.

Beaucoup de canadiens-français regretteront la disparition de cette figure amie qui leur rappelait le bon vieux temps où il y avait encore de la liberté pour l'homme dans le vaste pays d'Alberta.

ON N'Y PENSE PAS

Et pourtant c'est important. A quoi vous sert d'être canadien si vous ne vous servez pas de ce titre. Pourquoi, dans les magasins, n'insistez-vous pas pour être servi par un autre canadien ou une gentille petite canadienne? Pourquoi, lorsque vous faites affaire avec des maisons qui annoncent dans nos pages, oubliez-vous de dire que, si vous vous adressez à elles, c'est parce que vous avez vu leurs annonces dans **L'Union**? Pourquoi faites-vous des affaires avec des firmes qui n'annoncent pas dans le seul journal qui combat pour les intérêts canadiens-français de toute la province?

Autant vaut renoncer à votre titre de canadien-français.

ET AUTRE CHOSE

Quand vous envoyez de l'argent ou des abonnements à **L'Union** ayez donc soin d'écrire très lisiblement votre nom ainsi que votre adresse exacte. Il nous arrive parfois des lettres contenant quelque argent et juste la signature sans adresse. Quand le timbre de la poste est visible sur l'enveloppe, passe encore. Mais quand il est illisible, comment voulez-vous que nous sachions où envoyer le reçu et le journal?

NOUVELLES DE PARTOUT

LA FRANCE N'INTERVIENDRA PAS

Paris.—La France entend s'abstenir de toute intervention dans les affaires domestiques de la Chine. Tel est le sens des instructions qui ont été expédiées aux représentants diplomatiques français à Washington, Londres, Bruxelles, Pékin, Rome, la Haye et Lisbonne. En même temps M. Berthelot, sous-secrétaire aux Affaires Étrangères, confirmait cette attitude auprès du ministre chinois à Paris.

NOUVEAU CARBURANT

Paris.—On a expérimenté avec succès sur un avion, sans modification du moteur et du carburateur, un nouvel alcool inflammable en remplacement de l'essence. L'appareil a volé pendant trente minutes et est monté à 3,000 mètres.

L'ARGENTINE RÉCRIMINE CONTRE L'INTERVENTION DES É.-U. AU NICARAGUA

Santiago, Chili.—La "Nacion," commentant dans son éditorial l'intervention américaine dans les affaires du Nicaragua, déclare que c'est une violation du droit des peuples à leur autonomie absolue, droit si solennellement affirmé dans le passé par le gouvernement de la République des Etats-Unis, et surtout par le président Wilson, à l'issue de la Grande Guerre.

Le journal prétend que l'intervention est tout à fait inopportune et nullement commandée par le souci de la protection des citoyens américains; et de plus elle tend à supporter un gouvernement dont la légalité est aussi en jeu que celle du gouvernement antagoniste.

"Une telle situation, continue la "Nacion" est de nature à assombrir l'horizon des relations internationales, et tend à faire revivre certains précédents de la politique des Etats-Unis à l'égard des nations latines, de l'Amérique du Sud, précédents qui doivent être oubliés à jamais."

UN DÉSASTRE A MONTRÉAL

Montréal.—Un commencement d'incendie dans un cinéma, le Laurier Palace Theatre, situé 1683 rue Ste Catherine, Est, a provoqué une panique. Il s'en suivit l'étouffement et l'écrasement de 77 pauvres petits enfants qui, épouvantés, avaient formé devant la sortie un bloc de chair humaine qu'on eut toutes les peines du monde à désagréger.

LE SOVIET ET LA BOXE

Kharkov, Russie. — La boxe a été prohibée comme un exercice brutal par le conseil suprême de la culture physique en Ukraine. Le Conseil estime que le pugilat, au lieu d'aider au développement physique, ne fait que raviver les instincts sauvages de l'homme.

"ACADÉMIE DE L'EMPIRE BRITANNIQUE"

Londres.—Il s'organise en ce moment, à Londres, une "Académie de l'Empire britannique," qui tiendra lieu de quartier général à tous les arts, et où les talents d'Angleterre et des Dominions pourront se donner libre essor.

Un comité, sous la présidence de lord Howard de Walden, a été nommé, avec l'approbation d'un grand nombre des représentants des Dominions qui assistèrent à la récente Conférence Impériale, dans le but de recueillir la somme de $5,000,000 nécessaire à cette entreprise.

Un palais des arts sera construit sur les rives de la Tamise, à Westminster, et en attendant qu'il soit terminé, un immeuble temporaire a été loué pour une durée de trois années.

Cette entreprise a principalement pour objet de fournir des locaux pour exposition de leurs oeuvres aux artistes-peintres et sculpteurs, et un théâtre et une salle de concerts suffisamment vastes pour permettre aux compositeurs, musiciens et artistes dramatiques d'y déployer leurs talents. On espère également que cette entreprise créera des débouchés mondiaux à l'art anglais.

TRIBUNE LIBRE

NOS PIRES ENNEMIS

Durant ces dernières années, j'ai lu considérablement, j'ai vu beaucoup de choses; et que n'ai-je pas entendu!

Aussi, comme l'enfant revenant du cinéma, je me prends souvent à rêvasser sur les scènes qui se sont déployées sur l'écran de ma vie; soit que j'aie joué un rôle, soit que je n'aie été que simple spectateur. Comme ce petit, dont l'intelligence raisonne déjà et se forme une idée, moi aussi je tire mes conclusions.

C'est ainsi que l'autre jour, en lisant et relisant l'article de Jean Bart, intitulé "La Justice Engendre La Paix," je me suis trouvé forcé de dire: "Vrai, hélas! trop vrai!" Mais je me suis ensuite immédiatement posé la question: "D'où viendra le salut?" Et encore cette autre: "N'y a-t-il pas dans nos remparts une brèche qui tente l'assaillant à tant de hardiesse? Ne souffrons pas d'une tare affaiblissant nos moyens de résistance?"

Et, tout de suite, je me suis reporté aux années de guerre. Sachez que je n'ai jamais touché un fusil, que je n'ai pas vu une tranchée, que je ne suis pas un homme d'armes. Mais, comme la plupart de mes lecteurs, je les ai vécu suffisamment ces années horribles pour être à même d'affirmer que les octogénaires—hormis les profiteurs, bien entendu—ne les appelleront pas le "bon vieux temps." Je les ai vécu suffisamment, ces longs jours de carnage, pour avoir le droit de me demander si, parmi les formidables engins de destruction que la soif de sang avait rangés sur les champs de bataille, élevés dans les airs, plongés sous l'onde ou déguisés en terre, il en fut de plus révoltants, de plus perfides, de plus ignobles, de plus redoutables même, que l'ESPION, le DÉFAITISTE, le PROFITEUR, l'EMBUSQUÉ et le TRAÎTRE. Tous mots que votre souvenir vous rappellera comme plus malsonnants et plus dégoûtants, durant l'épouvantable conflit, que nous causait d'émoi et de terreur le défilé des troupes, le grondement de l'artillerie, le bourdonnement des avions et tout le branle-bas des nations en litige.

Le monstre de la guerre est passé: mort jusqu'à ce qu'il renaisse. Pour le moment, ce serait donc en Alberta—pays de labeur, mais d'abondance—la douce paix, sur nos plaines tranquilles, dans nos fertiles champs que seul borne le lointain horizon. Le cauchemar aurait fait place au rêve poétique naissant de la joie de vivre la vie champêtre et de contempler à loisir ma terre chérie, dont la couleur mue d'après la saison et le progrès de la récolte.

Mais, hélas!—oh, ironie du sort!—je trouve ici, en ce qui concerne la survivance de ma race, non pas rien que l'agresseur dont parle Jean Bart, mais encore, chez nous, des faiblesses internes très regrettables (sur lesquelles compte l'ennemi) et les pièges et obstacles que j'ai nommés plus haut: l'espionnage, le défaitisme, etc...

A quel degré sommes-nous affectés de cette gangrène? Combien profondément nous ronge cette vermine? Je ne sais, au juste et je ne veux rien outrer. Mais le danger existe: n'y fermons pas les yeux. D'autres ont signalé la force et les méthodes de l'attaque dirigée contre nous. Très bien. Ne serait-il pas à propos maintenant de fortifier la défense, d'assainir notre armée, de nous purifier de cette gangue qui nous menace de pourriture? Si d'autres ont éventé les plans de l'adversaire historique du Canadien-français, je crois, moi, faire oeuvre utile en attirant l'attention des loyalistes sur les points cités ci-dessus, poison plus subtil et plus pénétrant que trop ne s'imaginent. C'est ce que je me propose dans une série d'articles qui porteront tous le même titre que celui-ci.

Comme je crois fermement à l'immortalité de ma race en Canada, je crois en sa loyauté. Je proteste donc d'avance contre tout commentaire décourageant, contre toute généralisation outrée des descriptions qu'il m'arrivera de faire. Mes critiques seront âpres en plus d'un cas, mais je les veux justes et qu'elles soient restreintes aux faits.

A la semaine prochaine.

MOI.

GRAVE MENACE A LA PAIX DE L'EUROPE ORIENTALE

Moscou.—Moscou voit avec alarme la réaction, jugée ici inévitable, du coup de force luthuanien sur le gouvernement des Soviets. Les journaux Isvestia et Pravda y voient une grave menace à la paix de l'Europe orientale. Selon eux la situation ainsi créée mérite d'être surveillée de près, non seulement par les Soviets, mais encore par les hommes d'État occidentaux.

L'anxiété des Soviets s'explique facilement. Le gouvernement de gauche qui régissait la Lithuanie avec l'appui des syndicats ouvriers et des paysans pauvres est soudain remplacé par une coalition de grands propriétaires, de paysans riches et de Cléricaux, dont la majorité, bien que nationaliste, incline du côté de la Pologne.

En d'autres termes la Lithuanie est passée de l'orbite des Soviets dans celle de la Pologne.

ÉRUPTION VOLCANIQUE

Petropavlosk, Kamtchatka. — L'éruption des volcans Monthowsky et Awatchinskaya-Sapka a transformé, ces jours derniers, la ville de Petropavlosk en une moderne Pompéi. Aucune perte de vie n'a été rapportée jusqu'à ce moment mais les dommages matériels sont considérables.

D'énormes amas de matières volcaniques se sont répandus sur la cité pendant que des chocs sismiques violents poussaient la population à chercher un refuge sur les collines avoisinantes.

Petropavlosk a aujourd'hui l'apparence d'une ville morte.

Le mont Awatchinskaya dont la hauteur varie de six à neuf mille pieds a subi des éruptions du même genre en 1827, 1837 et 1855. Le sommet est couronné d'un cratère de plusieurs centaines de verges de circonférence et une autre ouverture est creusée du côté est à 5,000 pieds d'altitude environ.

EN CHINE

Shanghai.—Le jour de Noël s'est déroulé paisiblement à Hankéou. Les désordres redoutés n'ont pas eu lieu, bien qu'un groupe d'agitateurs antichrétiens aient envahi la mission presbytérienne, dans la cité indigène la veille de Noël, et enlevé bibles, livres de prières, etc. Les pasteurs indigènes, dans la plupart des temples protestants de la ville chinoise, n'ont pas pris part aux offices de Noël. De grands meetings antichrétiens et antianglais ont eu lieu à Outchang, Hanyang et Hankéou.

LA RELIGION et ses MANIFESTATIONS NOTRE LANGUE et ses EXPRESSIONS

ÉVANGILE

LE IIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

En ce temps-là, il se fit des noces à Cana en Galilée; et la mère de Jésus y était. Et Jésus aussi fut convié aux noces avec ses disciples. Or, le vin manquant, la mère de Jésus lui dit: Ils n'ont pas de vin. Et Jésus lui dit: Femme, qu'importe à moi et à vous? Mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui servaient: Tout ce qu'il vous dira, faites-le. Or, il y avait là six urnes de pierre préparées pour la purification des Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit: Emplissez les urnes d'eau. Et ils les emplirent jusqu'au haut. Alors Jésus leur dit: Puisez maintenant et portez-en au maître d'hôtel. Et ils lui en portèrent. Sitôt que le maître d'hôtel eut goûté l'eau changée en vin (et il ne savait d'où ce vin venait, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient) le maître d'hôtel donc appela l'époux, et il lui dit: Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on a beaucoup bu, celui qui vaut moins; mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à cette heure. C'est là le commencement des miracles que Jésus fit à Cana en Galilée; et c'est ainsi qu'il manifesta sa gloire, et que ses disciples crurent en lui.

CINQ CENTS INSTITUTEURS MEXICAINS MIS A PIED A CAUSE DE LEUR FOI

Mexico.—Les évêques du Mexique viennent de lancer un appel chaleureux en faveur de 500 professeurs des écoles gouvernementales qui ont été remerciés de leurs services à cause de leur attachement à la religion catholique lequel s'est manifesté par leur refus de supporter la politique religieuse du Gouvernement.

Un grand nombre de ces instituteurs et leurs familles sont gravement atteints dans leurs fin...ces.

En conséquence la requête de l'Episcopat demande de leur venir en aide, par des contributions mensuelles d'au moins 25,000 pesos.

Le manifeste des évêques assure qu'un grand nombre des écoles du gouvernement ont fermé leurs portes à cause de la pénurie d'élèves due au refus des parents d'envoyer leurs enfants à ces écoles sans Dieu.

L'ÉPISCOPAT FRANÇAIS A CELUI DU MEXIQUE

Paris. — L'épiscopat français vient d'adresser la lettre suivante à l'épiscopat du Mexique:

A NN. SS. les archevêques et évêques du Mexique,

les cardinaux, archevêques et évêques de France.

Messeigneurs,

Au moment où la France catholique glorifie les martyrs de la révolution récemment béatifiés par S. S. le pape Pie XI, notre pensée se porte avec une sympathie plus émue vers nos frères du Mexique, soumis actuellement aux mêmes épreuves qui, à la fin du XVIIIe siècle, ont ensanglanté notre pays.

Le Souverain Pontife vient de dénoncer au monde, une fois encore, les excès et les atrocités de la persécution dont vous êtes les nobles victimes.

Une législation tyrannique opprime le clergé et les catholiques du Mexique: nous savons quelle résistance vigoureuse opposent à des exigences impies la foi religieuse et la fidélité à la sainte Eglise, qui sont l'honneur de votre chère et noble patrie.

Du drame qui se déroule en vos lointaines contrées, bien des péripéties nous échappent; nous en connaissons assez pour admirer l'héroïsme religieux des évêques, des prêtres et des catholiques mexicains.

Tous unis dans le même attachement à votre foi et la même obéissance au Saint-Siège, vous donnez à l'univers entier le magnifique spectacle d'une résistance calme, mais inébranlable, à des mesures violentes, renouvelées des pires époques des persécutions.

Mais confiance! Partout, dans le monde catholique, à la demande du Pape, la prière se fait fervente en votre faveur: elle vous aide à poursuivre la lutte, elle vous obtiendra la victoire.

Que Dieu vous soutienne dans le bon combat livré pour lui, et que, bientôt, le triomphe de sa juste cause fasse luire de nouveau sur la vaillante Eglise du Mexique des jours de paix et de prospérité.

C'est le voeu très ardent des cardinaux, archevêques et évêques de France qui vous prient d'agréer, Messeigneurs (pour vous, pour tous les archevêques et évêques du Mexique), avec l'assurance de leurs prières, l'hommage de leur vive sympathie, de leur fraternelle admiration et de leur religieux respect.

Cette lettre porte la signature des cardinaux Luçon, Andrieu, Dubois, Maurin et Charost, de 20 archevêques, de 87 évêques et du vicaire capitulaire d'Ajaccio.

"POURQUOI LES COEURS SONT TRISTES"

Le soleil s'était levé brillant, sa lumière ruisselait sur les pentes des monts, perçait les ombres noires des forêts, scintillait réfléchie par l'humble poussière qui recouvrait les fils légers, le réseau impalpable et mobile étendu sur les prés, les champs; de fraîches odeurs, comme l'haleine des génies de la terre, embaumaient l'air calme, des voix mystérieuses, répandues au loin murmuraient des soins inconnus que l'oreille saisissait à peine, le dernier écho des songes de la nuit.

Vous êtes grand, Seigneur, dans vos oeuvres! Et je vis sortir des chaumières çà et là sur les côteaux, dans les vallons, des hommes âgés et d'autres plus jeunes pâles, amaigris, courbés sur des instruments de labourage. Ils marchaient lentement, comme s'ils eussent traîné je ne sais quel poids interne. Quelquefois, s'arrêtant, leur regard contemplait toutes ces divines magnificences. Et ils étaient tristes.

Gonflés d'une sève féconde, les arbres leur disaient: "Voyez ces fleurs, bientôt elles se changeront en fruits qui mûriront pour vous." Et ils étaient tristes.

La vigne disait: "J'élabore en secret, dans mes rameaux, un suc fortifiant, qui vous ranime, qui réchauffe vos membres glacés quand l'hiver sera venu!"

Et ils étaient tristes.

Les prairies disaient: "Nous avons préparé un banquet pour vos brebis, vos taureaux, vos génisses, ramenez-les ils vous rendront, en cent manières diverses, ce que nous leur aurons donné."

Et ils étaient tristes.

Et les guérêts disaient aussi: "Vos greniers sont-ils prêts? Le jour, la nuit, nous travaillons pour les remplir! N'ayez aucun souci, ni pour vous, ni pour vos femmes et vos petits enfants. Dieu nous a chargés de pourvoir abondamment à leurs besoins." Et ils étaient tristes.

La nature entière leur criait: "Je suis votre mère, venez, venez tous vous abreuver à ma mamelle intarissable."

Et ils étaient tristes, et leur poitrine s'élevait et s'abaissait et de grosses larmes tombaient de leurs yeux.

Que veut dire cela, Seigneur et qu'y a-t-il donc au fond du coeur de l'homme? Ils sont tristes, parce que vous leur manquez. Ils vous ignorent, et vous ignorant, ils ne vous aiment plus. Et comment pourraient-ils être heureux sans vous, les coeurs que vous avez créés?

LAMENNAIS.

RAPPORTS ENTRE LA SCIENCE ET LA FOI

Un discours de M. Mussoini et une note de l'"Osservatore Romano"

Rome.—Le chef du gouvernement italien, M. Mussolini, parlant à Bologne, en présence du cardinal Nasali Rocca, au congrès de la Société italienne pour le progrès des sciences, a notamment prononcé ces paroles:

Il n'y a pas de doute que la science tende aux fins les plus hautes, il n'y a pas de doute que la science après avoir expliqué le 'comment' des phénomènes, cherche fiévreusement à en expliquer le "pourquoi."

Mon humble avis est celui-ci: Je ne crois pas que la science puisse expliquer le "pourquoi" des phénomènes et, par conséquent, il restera toujours une zone de mystère, un mur fermé devant lequel l'esprit humain doit plier les genoux et sur lequel il doit écrire un seul mot: Dieu!

Donc, à mon avis, il ne peut pas exister de conflit entre la science et la foi. Cela, ce sont les polémiques d'il y a vingt ou trente ans, que l'on peut rappeler, mais je crois que nous, de cette génération, nous sommes déjà au delà de ces choses. La science a son domaine: celui de l'expérience; la Foi a l'autre domaine, celui de l'esprit.

Quelqu'un a dit: que vaut toute la philosophie du monde si elle ne m'enseigne pas à souffrir un mal? Il y a une zone réservée, plutôt qu'à la recherche, à la méditation des fins suprêmes de la vie."

L'Osservatore Romano a reproduit ces paroles en déclarant qu'elles ne pouvaient pas ne pas paraître pleines de signification tout juste à Bologne où, parlant récemment sur le même thème, un autre orateur avait produit une impression bien différente sur l'opinion publique."

C'était une allusion au discours de M. Gentile sur les rapports entre l'Eglise et l'Etat que l'Osservatore avait sévèrement blâmé.

Ce journal romain rapproche le discours de M. Mussolini d'un autre qui fut prononcé jadis, lui aussi, à Bologne.

A Bologne, écrit l'Osservatore, il y a plus de vingt ans, dans un congrès international de philosophie, le courant spiritualiste de la pensée moderne prenait nettement sa revanche sur le matérialisme dont l'effrondement irréparable alla dès lors se précipitant. A Bologne encore, non pas un philosophe, non pas un savant, mais un homme d'Etat apporte devant une Assemblée scientifique le témoignage de l'expérience la plus positive et la plus directe, celle qui s'accomplit le plus efficacement sur la vie et sur la psychologie des peuples, à travers la synthèse morale et sociale des mouvements politiques et dans l'exercice et les responsabilités du gouvernement au lieu des seules spéculations de la chaire.

Et cette voix, cette expérience, cette synthèse rappelle et avertit, après un quart de siècle, les courants spiritualistes encore incertains sur leur chemin, même souvent égarés, en proclamant impossible le conflit de la science et de la foi et en fixant le terme commun: Dieu."

Le discours de Bologne constitue assurément un document intéressant.

UN TABLEAU

Les nôtres partent, les autres arrivent

"L'Union" d'Edmonton publiait, dans sa livraison du 9 décembre, une tribune libre d'une éloquente tristesse.

On y racontait qu'un voyageur circulant, il y a un peu plus d'un mois sur un convoi à destination de Windsor et Détroit, s'est trouvé en compagnie d'au-delà de 150 Canadiens-français se dirigeant vers les Etats-Unis. Les trois quarts de ces compatriotes, y dit-on encore, venaient des Cantons de l'Est, de la Beauce, d'un peu partout, des campagnes surtout.

Tous ne partaient sans doute pas définitivement. Plusieurs d'entre eux, comme c'est l'habitude, allaient passer les mois d'hiver dans les villes américaines pour y gagner un argent qu'ils ne trouvaient pas chez eux, en même temps que pour satisfaire à leur grand besoin de travailler. Plusieurs d'entre ces 150 reviendront donc, mais...

Cent vingt-cinq de ces Canadiens-français, continue notre voyageur, avaient fait une déclaration affirmant aux autorités américaines qu'ils allaient demeurer aux Etats-Unis. Ils avaient aussi versé la taxe attachée à cette déclaration.

• • •

Ce n'est là qu'une partie du tableau que ce voyageur veut nous présenter. Notre problème de population est un peu comme une balance, il a deux côtés. D'une part nos gens s'en vont, et de l'autre, des immigrants nous arrivent.

Un mois après, le correspondant de "L'Union" file dans la direction de Winnipeg cette fois. Le spectacle a changé. Ses compagnons de route ne sont plus des Canadiens-français, malgré qu'il se dirige en plein pays canadien; mais des étrangers de toutes les nationalités qui s'en viennent chercher en Canada, exactement, ce que nos compatriotes, un mois auparavant, allaient chercher aux Etats-Unis.

Nous avons maintenant les deux côtés de la médaille. C'est ainsi que nous travaillons à peupler le Canada, en laissant partir nos fils et en invitant des étrangers à venir les remplacer.

• • •

Ce qui plus est, les choses ne se passent pas ainsi sans que nous leur aidions. Nous avons de grandes bontés pour les immigrants, et, pour ce faire, nous nous mettons en société avec les grandes compagnies de transport et le gouvernement anglais. Chacun des trois partenaires doit payer sa part de l'entreprise, mais, si on voulait nous renseigner, on nous dirait bien que l'associé qui paie le plus, qui paie presque tous les frais de l'aventure est bien le peuple canadien.

Nos compatriotes, dans la nécessité de se déplacer, ne peuvent rien obtenir des largesses que l'on offre aux étrangers.

Devant ces faits, il est inutile d'affirmer que nous devons modifier notre manière d'agir. Nous devons modifier et dans le domaine provincial, et dans le domaine fédéral.

Nous devons entreprendre une grande campagne de colonisation, non pas seulement par la plume ou la parole, mais par les avantages à offrir, par les secours à donner.

Que l'année 1927 soit celle de la colonisation, de l'établissement de nos fils.

Que l'année 1927 soit celle, au cours de laquelle on s'efforcera de régler notre problème de population d'une manière simplement logique.

Qu'en cette année on se dise bien franchement qu'il ne doit pas y avoir de précieux que le capital américain ou le capital humain que l'on va chercher à l'étranger; mais que nos fils forment la plus riche des ressources que nous devons garder avec un soin jaloux.

Thomas POULIN,
(L'Action Catholique)

LUXUEUX "YACHT AÉRIEN"

Croydon, Angleterre. — M. Alfred Loewenstein, le millionnaire belge, vient de se faire construire un aéroplane, dans lequel il y a un salon magnifiquement garni de somptueux tapis et de tapisseries de prix, et meublé de fauteuils confortables, qui peuvent se transformer en lits, pour les vols de nuit; à côté se trouve un cabinet de toilette, installé avec le dernier confort, et garni de cuvettes et de miroirs de grand luxe.

A l'entrée des "appartements", se trouve une antichambre, chauffée en hiver et rafraîchie par un dispositif spécial, en été.

Cet aéroplane sera, assure-t on, le plus luxueusement aménagé des "yachts aériens" existant à l'heure actelle. M. Loewenstein en a conçu lui-même tout l'aménagement intérieur. L'appareil est suffisamment spacieux pour que le richissime amateur d'aviation, puisse emmener cinq invités dans ses voyages aériens.

PAS DE COMMERCE SANS PUBLICITÉ

Si vous avez quelque chose à vendre, faites une annonce.

Si vous avez quelque chose à acheter, faites une annonce.

Et vous recevrez toujours des offres avantageuses, car il y a quelque part quelqu'un qui, comme vous, cherche à vendre ou à acheter.

Bonne proposition

Un Italien, de petite stature, avait épousé une grosse matronne. Il n'en menait pas large dans la conduite du ménage. Il reçut un jour une lettre de la "Main Noire" lui disant:

"Si, dimanche, vous ne donnez pas $1,000 à notre messager, nous enlèverons votre femme."

Le mari répondit aussitôt:

"Je n'ai pas les $1,000, mais soyez assurés que votre proposition m'intéresse beaucoup."

QUESTIONS SCOLAIRES DANS L'OUEST

Réunion importante au parlement, à Québec.—Les diplômes d'instituteurs.

Sur l'invitation de l'hon. C.-F. Delage, surintendant de l'Instruction Publique, les représentants de la minorité canadienne-française des provinces de l'Ouest, se sont réunis au Parlement et ont discuté avec les officiers du Conseil de l'Instruction Publique plusieurs questions importantes.

Le Conseil de l'Instruction Publique de la province était représenté par l'hon. Delage, MM. C. J. Magnan, L. Bergeron, et J. A. Filteau. Les représentants de l'Ouest étaient MM. Henri Lacerte, J. A. Rioux, E. Jean, Raymond Denis, C. Fournier, le R. P. Langlois, O.M.I., Ousson et quelques autres.

La principale question à l'étude est celle des diplômes d'instituteurs de la province de Québec et leur reconnaissance dans les provinces de l'Ouest.

CALLES ET LA FRANC-MAÇONNERIE YANKEE

"The Masonic Tidings", l'un des organes reconnus de la franc-maçonnerie chez l'Oncle Sam, fournit l'intéressant témoignage qu'on va voir au sujet du persécuteur du catholicisme au Mexique: "Le président Calles est franc-maçon, comme la plupart des membres de son cabinet. C'est en outre, un homme de caractère ferme, qui est déterminé à faire respecter la Constitution de 1917. C'est pourquoi, dans les mois qui viennent de s'écouler, il a déployé l'énergique activité dont on constate maintenant les résultats. Le Nonce du Pape a été chassé du Mexique, ainsi que les évêques et les prêtres catholiques romains. Les églises, écoles paroissiales et couvents ont été fermés, les biens ecclésiastiques, saisis et vendus," La feuille maçonnique américaine ajoute ensuite, prenant son propre désir pour une réalité, qui, heureusement n'existe pas: "D'autre part, s'est constituée l'église catholique mexicaine, qui se déclare indépendante de l'Eglise romaine, et refuse de reconnaître l'autorité du Pape."

LA QUEUE DU CHAT...

La journée a été étouffante.

Le vent du Nord vient de tomber et avant la pluie future, c'est ce qu'on appelle "le temps de demoiselle". La nature, en cet octobre extraordinaire, est sans souffle... pas une feuille ne remue au sommet des arbres.

Le Père Durand a labouré toute la journée en cette atmosphère de serre chaude. Ce soir, assis sur le banc de pierre, devant sa porte, il allonge ses jambes raides et prend le "bien de l'air" avant la soupe.

• • •

Et voici le facteur qui apparaît au détour de la petite ferme:

—Bonsoir, père Durand... Je viens d'en "suer une...!...

—Et moi, donc!...

—Si on se dirait jamais en octobre?

—Oui... les betteraves ont une soif!... et on casse les outils pour les arracher... Vous avez des lettres pour moi?

—Une seule... Et, j'imagine qu'elle ne vous fera guère plaisir...

Le facteur ramène devant lui son vieux sac de cuir et il en tire une feuille de papier sur lequel en caractère fins et incompréhensibles, zigzaguent des chiffres toujours inquiétants:

—C'est votre feuille de contributions...

—Ah!... je n'y pensais plus!

—Oui, mais le percepteur n'oublie pas!...

Le soleil se couche dans l'or et le pourpre, allumant le sommet des sillons fraîchement creusés et inondant de gloire la campagne entière.

Le père Durand fait sauter la bande et, à cette royale lumière, il lit...

Sans s'arrêter aux inutiles détails, il cherche la somme à payer et aussitôt il pousse un cri d'effroi... le cri de l'être traqué subitement, au soir d'une journée plus dure encore que les autres.

Puis, il relit... Mais il a beau relire... c'est toujours le même chiffre représentant pour lui, cultivateur, près d'un mois de travail effectif.

L'année a été mauvaise..

Peu de blé... peu de vin... pas de regain... des betteraves desséchées.

Et voici la feuille... la terrible feuille d'impôts se surajoutait à tout cela!...

Alors la tête dans les mains, le père Durand réfléchit...

...Sans doute, la France passe par une crise terrible et il faut ce qu'il faut.

...Cette formule-là, le père Durand l'admet. Il est Français... son aîné a été tué à la guerre... Lui, le père, n'a pas refusé le sang, il ne refusera pas l'argent..

• • •

...Oui... mais l'argent nécessaire.

Or, qu'est-ce que l'argent nécessaire?

C'est l'argent pour les choses nécessaires... vraiment nécessaires.

...Or, combien d'argent est, encore maintenant, gaspillé en France pour des choses et des êtres sans intérêt?

A ce moment en petit veston, cigarette aux lèvres et sa femme au bras, tous les deux, gais et contents, passent, passent, sur la route, M. l'instituteur et Mme l'institutrice.

Oh!... ils n'ont pas sué pendant la rude journée!...

Confortablement logés dans le palais scolaire tout flambant neuf... une poignée d'élèves chacun... leurs jeudis, leurs dimanches et deux mois de vacances payés... pas de moisson à faire.. toujours certains de leur chiffre ... on dit, dans le village, qu'avec le secrétariat de mairie, la conservation des archives (!...) la place vaut 22,000 francs au ménage, — le couple descend, le coeur à l'aise, et aux frais de la princesse, le chemin laïque de la vie, avec la vision reposante d'une copieuse retraite à l'extrémité.

• • •

Ce couple d'étrangers au pays, le père Durand le regarde, ce soir avec des yeux nouveaux.

Des économies à faire...? Mais, en voilà une... toute trouvée... et une fameuse!...

Conseiller municipal pendant quatorze ans, il a connu le temps où deux braves petites religieuses (400 francs par an) donnaient à sa génération à lui, toute l'instruction dont ce petit village avait besoin.

Et puis, sur l'ordre du préfet, on endetta le pays de 200,000 francs pour bâtir deux magnifiques écoles et des logements pour M. l'instituteur et pour Mme l'institutrice.

Ensuite, il fallut constituer les traitements, toujours pour M. l'instituteur et pour Mme l'institutrice, les éclairer, les chauffer, faire balayer leurs classes, etc.

Pauvres petites religieuses, vous n'aviez pas, vous, besoin de tant de choses!

Et toutes ces choses... ça se paye.

• • •

Pour faire avaler la pilule, les officiels disaient alors: "Le village ne paiera qu'une fraction... Le département viendra à votre secours et aussi... l'État!..."

Mais, à la réflexion, le village c'est lui, Durand!...

Le département, c'est lui, Durand!

L'État, c'est lui Durand!...

Lui!... Toujours lui!...

Et tout se bloque, chaque année, sur cette feuille grise, avec cette petite bande grise, où s'impose un chiffre qui, lui, n'est pas gris!

Pauvre père Durand!...

Et puis, après?...

Et bien!... et puis après?... c'est tout!... C'est tout!... comme on dit ici.

En voilà, pour 22,000 francs... bien tassés!...

Et les enfants n'ont plus de religion... et ils trouvent la terre trop basse... et quelques-uns ont risqué, une fois, des bérets rouges...

• • •

L'instituteur, facétieux, s'est arrêté, et, secouant la breloque qui a l'air d'être l'oeil doré de son estomac tranquille.

—Ça va, papa Durand...?

—Non, ça ne va pas...

—Bah!... Faut pas s'en faire!

—Je voudrais vous voir à ma place!...

—Franchement, j'aime mieux la mienne... Mais vous ne savez pas ce que me disait, l'autre jour, un de mes collègues...?

...?

—La queue du chat..., elle est bien venue sans qu'on la tire!...

—Alors...

—Vous ne comprenez pas...?

—Si... je comprends.

• • •

Et le père Durand s'en va, pliant en quatre sa mince feuille de gros impôts.

Il a compris... parfaitement compris!...

Demain, et tous les jours, il se lèvera de grand matin, il attellera ses boeufs, il travaillera.., il suera...

Et pour qui...?

Pour lui... pour la patrie... sans doute!

Mais aussi pour tant d'innombrables chats fourrés, embusqués un peu partout, en notre pays de France, et qui, doucement ironiquement, se laissent vivre... La queue du chat, elle vient bien sans qu'on la tire!...

Mets ton réveil à 5 heures, père Durand...

Pierre L'ERMITE.

A DÉCOUPER — A DÉCLAMER

CANADA

Canada, lacs profonds, fleuve géant, rivières,
Bois de pins, qui seront des champs de blé demain!
Montagnes que l'érable aux feuilles de carmin
Enflamme de couleurs et fleurit de lumières!

Campagnes où l'on voit, aux frondaisons premières,
Tous les pommiers en fleurs sur le bord du chemin;
Où l'heureux paysan croit dans le lendemain,
Car le sol donnera ses moissons coutumières.

Maintenant, c'est l'hiver. Ah! comme il a neigé!
Les champs semblent au loin des lacs de lait figé;
Sur le fleuve, on patine, on glisse dans la rue,

Et les glelots des attelages tintent d'or!
Pays cher où, dans la maison et la cohue,
Le doux parler de France aux lèvres chante encor!

Albert LOZEAU.

A NOS AMIS LECTEURS

La publication de L'Union n'est pas une affaire, c'est une œuvre dont nous avons souvent expliqué le but, qui est la cause canadienne-française en Alberta.

Soutenus par les encouragements de tous les vrais patriotes nous avons fait notre possible, y consacrant une bonne partie de notre argent et de notre temps, afin que vive le journal qui, seul est capable de lancer dans le grand public de la province, et jusque dans le Québec, jusqu'en Europe, jusqu'en Asie, les voix canadiennes-françaises de l'Alberta.

En conséquence, nous prions tous ceux qui ont à cœur d'aider à nos revendications, qui désirent faire de L'Union un journal de plus en plus indépendant, libre toute entrave, de bien vouloir d'abord payer leur abonnement, puis de nous amener d'autres abonnés.

Tout retard de paiement retarde le développement et du journal et de la cause canadienne-française en Alberta. Regardez la date marquée sur l'adresse collée sur votre journal. Elle indique l'époque du paiement.

Servez-vous de la forme ci-dessous:

Ci-inclus la somme de $..........................

pour .... abonnement à L'Union.

Signature ....

Adresse ....

DIVERS USAGES DU MIEL

Petite vérole guérie par le miel

Des expériences faites en 1898 à Mexico, sur la petite vérole ou variole, démontrent qu'en donnant aux personnes atteintes de la petite vérole du miel dissous dans l'eau, les pustules les plus mauvaises disparaissent et la fièvre diminue immédiatement.

Ce remède a été découvert par hasard par une jeune fille qui était gravement malade et qui se désaltéra en secret avec de l'eau miellée. Elle fut guérie d'une manière étonnante.

Ce moyen a été ensuite essayé sur des soldats attaqués de la même maladie.

Le miel dans les maladies de la bouche

Le miel peut servir de véhicule aux médicaments, dans les maladies de la bouche, par exemple l'alun, le chlorate de potasse, le borax, etc.; ces mélanges seront étendus avec un pinceau sur les gencives, le palais.

Le miel met un certain temps à fondre et ces applications agissent ainsi plus efficecement que les gargarismes.

Pour remplacer l'huile de foi de morue

L'huile de foie de morue peut être remplacée par le composé suivant:

Deux parties de beurre frais, une partie de miel qui, battus ensemble, font une sorte de crème prise sans répugnance par les enfants malades et leur produit le même effet.

NOS FAITS ET NOS GESTES

EDMONTON

COIN DES

BONNES AMIES

Transformée en un salon oriental à l'aide de broderies japonaises, brûle-parfums, éventails, ombrelles et banderolles, la salle Patricia, vendredi soir, présentait un attrait tout spécial; aussi fut-elle envahie par de nombreux et joyeux couples de danseurs, ce qui prouve que la popularité des Bonnes Amies ne diminue pas. La date de cette danse coïncidait avec la première soirée donnée l'an dernier par les Bonnes Amies.

La gracieuse petite Mary Ferguson, dans un charmant costume oriental, donna plusieurs danses japonaises qui furent très applaudies.

Les patrons et patronesses de cette soirée étaient: M. le docteur et Mme Emile Boissonneault, M. et Mme Albert Turgeon et M. et Mme Henri Chouinard.

Etaient en charge des rafraîchissements Mlles Marguerite Daigneault, Graziella Tessier et Kathleen Dunn.

Le comité auquel revient en grande partie le succès de cette soirée se composait de Mesdemoiselles Yvonne Sylvestre, Yvonne Sabourin, Jeanne Tessier, Yvonne Joncas, Ruby Rodberg, Régina Vendette, Hazel Mercier et Marie Girard.

* * *

Mardi prochain, 18 janvier, aura lieu l'assemblée annuelle. Elle prendra la forme d'un banquet, qui aura lieu au château Macdonald, à 7.30 hrs du soir. Il sera suivi des élections pour l'année 1927.

Collège des Jésuites

Vendredi dernier, les corridors du collège, presque silencieux depuis quinze jours, se remplirent de figures connues et d'un vacarne inusité: c'était la rentrée. On se rencontrait un peu partout et les vigoureuses poignées de mains s'échangaient, appuyées des souhaits traditionnels du Nouvel An. Ce fut en récréation, on le comprend, que le brouhaha eut son apogée: mais à 8½ heures, au son de la cloche (on l'avait bien oublié pendant les deux dernières semaines!) tout bruit cessa et les élèves s'acheminèrent vers la chapelle pour la prière du soir et le salut du T. S. Sacrement.

Ce soir-là, je n'assurerais pas que tous les rêves furent des rêves d'or, que quelques-uns ne pensèrent pas aux plaisirs des vacances, à la maison, aux parents; mais le lendemain courageusement tous se remettaient au travail.

Quelques-uns ne sont pas revenus; mais leur place est déjà prise par un bon nombre de nouveaux, parmi lesquels il nous fait plaisir de revoir Eugène Lelaidier, de Legal, et Anicet Bougie, de Saint-Paul.

Le personnel laïque du collège a subi des changements: M. Henri Latour nous a quittés pour l'Ecole Normale de Saskatoon; M. Jacques Sylvestre, lui, poursuivra ses études pédagogiques à Calgary; nos meilleurs voeux à nos futurs professeurs! M. Roger Jolicoeur est parti pour l'Est pour raisons de santé.

Ces professeurs ont été remplacés par MM. Béliveau, d'Edmonton, Barrette, des Trois-Rivières, et Paquin, de Montréal; nous souhaitons aux nouveaux arrivants une année agréable et fructueuse.

Les Jeunes Canadiens

IMPORTANTE RÉUNION

Dimanche prochain, en la salle paroissiale de St-Joachim, à 2 heures précises, le Cercle des Jeunes Canadiens tiendra une assemblée très importante. Donc que tous les membres se fassent un devoir d'y assister.

DE PASSAGE A EDMONTON

Le R. Père Josse, de Grande Prairie, qui est venu accompagner le R. Père Hautin, supérieur de la Mission indienne de Calais, au Lac Esturgeon.

La mort d'un missionnaire

Le R. Père Hautin était très gravement malade. Il est entré à l'Hôpital Général et y mourut vendredi dernier. Ses funérailles eurent lieu lundi matin.

DE PASSAGE A NOS BUREAUX

M. B. Toupin, de Galahad, qui se trouvait à Edmonton pour affaires.

M. Oswald Gervais, de Falher, qui était en ville pour affaires.

M. O. Lamarre, de Kimberley, Colombie Anglaise, qui venait revoir ses anciens amis d'Alberta. Il était autrefois à Legal.

St-Edmond

ELM PARK

Il ne faut pas que les bonnes habitudes se perdent. Bornons-nous à nous défaire des mauvaises, si nous en avons. Notre partie de cartes du troisième dimanche, pour nombre de nos amis, est passée à cette état d'habitude, où la bonne et louable impulsion commande en souveraine. Au début de cette année à tous les autres voeux que nous faisons pour le bonheur de nos amis nous ajoutons le souhait de nous garder encore pour 1927 leur amitié si précieuse, et de continuer à venir à nos soirées paroissiales chaque troisième dimanche soir. Les recrues qu'ils nous amèneront seront les très bienvenues.

Dimanche prochain, 16 janvier, est donc le dimanche de St-Edmond. Venez nous voir si vous voulez passer quelques heures de veillée charmante, en aimable compagnie, gagner de jolis prix de cartes et applaudir les artistes de notre programme.

Il y a sauter et sauter

—On dit que votre banque va sauter?

—Voyez comme les gens sont méchants?... Au contraire: elle va couler!

NOUVELLES RÉGIONALES

Legal

Les enfants de l'école du village avaient, avant les vacances de Noël, donné une jolie séance, à laquelle le public n'avait pu être invité, faute de place. A la demande de M. le commissaire, Remi Baert, cette séance va être répétée dimanche prochain, à 8 h. du soir, dans la salle paroissiale. Nul doute qu'il y aura salle comble.

Une jolie statue de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus a été donnée à notre église par Jules Baert en souvenir de sa mère, décédée l'année dernière. La Bénédiction solennelle eut lieu dimanche, 2 janvier, après la grand'messe.

Malades—Mme Napoléon Garneau qui est soignée à l'hôpital Général d'Edmonton pour brûlures, va de mieux en mieux. Cependant elle en a encore pour deux ou trois semaines.—Madame Ubald Martel, qui a été opérée pour appendicite l'avant-veille du jour de l'An, compte revenir à Legal au cours de cette semaine.

Baptêmes—Donald James et Jean Doris, deux jumeaux, nés de Albert McGee et Alma Provost. Parrains: Eugène Bouchard et Noe Stack; marraines: Mesdames E. Bouchard, et N. Stack, toutes deux soeurs de la maman, toute heureuse de son acquisition.

Joseph Roland Rosario, né de Adrien Leduc et Aurore Genest. Parrain et marraine: M. et Mme Théode Leduc.

Marie Louise Jeanne Renée, née de Jean Marie Chauvet et Louisa Vanderhooten. Parrain: René Bouclin, marraine: Simone Chauvet. Ce n'est pas trop mal, pour un début d'année.

Correspondant.

GRANDE PRAIRIE

Nous apprenons que notre curé, le R. P. Josse, est parti accompagnant le R. P. Hautin de la mission de Calais. Ils se rendaient à Edmonton.

C'est avec beaucoup de peine et de regret que nous avons su que le R. P. Hautin n'a pu être guéri à l'Hôpital Général d'Edmonton et qu'il est mort vendredi dernier.

* * *

Notre région continue à se peupler rapidement avec toutes sortes d'étrangers, qui entendent vanter le grand pays de la Rivière de la Paix.

Il y a pourtant ici place encore pour des canadiens. Pourquoi nos gens, qui s'en vont si nombreux chaque année aux Etats-Unis, ne viennent-ils pas plutôt augmenter nos groupes de l'Ouest au lieu de laisser envahir notre pays par des Européens ou des Américains?

S'il y en a qui désirent venir s'établir dans ce pays qui vient de remporter le championnat du monde pour le blé et l'avoine, ils n'ont qu'à écrire au R. P. Josse, curé de Grande Prairie, Alberta, qui leur donnera tous les renseignements utiles.

KINUSO

Lundi matin, dans le village de Donnelly, les moteurs de quatre autos ronronnaient. C'étaient les amis de M. Edouard Cimon, qui appareillaient pour se rendre à ses noces à Kinuso.

Malgré l'époque tardive de l'année, ces dévoués n'hésitèrent pas pour affronter une telle étape, sans souci d'un prompt retour.

Ils n'avaient qu'une idée, c'était de manifester à leur estimé concitoyen toute la sympathie et l'admiration dont il était l'objet dans sa place. Lui, un pionnier des premiers jours, un ouvreur de pays, comme ses aïeux, qui par son travail et sa conduite est arrivé à se créer une situation enviable.

La caravane fit bonne route sans trop de difficultés, et comme de bons canadiens, chantèrent pendant tout le trajet. Même les bonnes Soeurs de la mission St-Bruno furent interrompues dans leur vie de paix pour l'arrivée de ces remuants qui venaient prendre à leur passage un de leur ancien prêtre-colonisateur le R. P. Giroux.

Après un court arrêt, ils reprirent le lac pour arriver le soir à destination, et prendre enfin un bon repos pour être bien frais et dispos à la fête du lendemain.

Or, mardi matin, pendant que la cloche de la petite église faisait résonner son timbre des grands jours, M. Edouard Cimon, conduisait, le coeur rempli d'émotion, Mlle Vanderagen devant l'autel pour en faire sa légitime compagne. Oui, il me semble encore entendre ces "Clochettes d'amour."

Aussi, nous eurent la joie de constater l'estime de la population de Kinuso pour la famille Vanderagen, qui assistait, nombreuse, à la cérémonie.

Le R. P. Pratte, curé de la paroisse officiait pendant que des chanteurs et musiciens envoyaient leurs notes joyeuses pour fleurir davantage cette bénédiction.

Le banquet fut splendide, on sentait là, la direction d'une main de maître.

La fête a battu son plein pendant toute la journée jusque bien tard dans la nuit, pour se souvenir mieux de ce beau jour.

Ensuite nos braves colons de Donnelly et Falher se remirent en route pour leurs beaux villages en emportant un agréable souvenir de ce bon et original M. Vanderagen.

A leur passage à St-Bruno nos voyageurs firent escale pour se reposer et prendre un bon déjeuner que les bonnes Soeurs de la Mission eurent plaisir à leur offrir.

Pendant une bonne heure les musiciens de l'orchestre qui accompagnait l'expédition se firent un plaisir d'offrir aux pupilles de nos religieuses leurs connaissances de mélomanes.

On remit ensuite les voiles pour de bon et entre leurs refrains de route les joyeux fêteurs ne cessaient de faire l'éloge de tout ce monde qui les avait si amicalement reçus.

On remarquait la présence de M. et Mme Jos. Fillion, M. et Madame Adrien Côté, M. Conrad Côté, Mlle Régine Côté, M. Thibaut, M. Moquin et M. Laurier Maisonneuve de Donnelly; ainsi que M. Alphonse Côté, M. et Mme Jos. Tremblay, Mlle Blanche Chevigny, M. Allé Chevigny, M. Ferdinand et M. Victor Capron de Falher.

Nos meilleurs voeux de bonheur, de prospérité et de longévité aux deux jeunes époux.

Correspondant.

Bonnyville

Plusieurs naissances à Bonnyville depuis quelque temps: Clarence Séguin, fille de M. et Mme Antoine Séguin. Parrain et marraine, E. Malboeuf et Isilda Malboeuf. Marie Yvonne Noëla, enfant de M. et Mme Théogène Strasbourg. Parrain et marraine, M. et Mme Louis Dubé. Enfin Georges Arthur, fils de M. et Madame Raoul Lapointe. Parrain et marraine M. et Mme Philias Durocher.

Vu la température favorable et idéale, les fêtes ont été des plus gaies à Bonnyville. Tout s'est passé avec entrain et ordre à l'instar de la province de Québec.

Mme J. H. Lirette qui était malade à l'hôpital St-Louis est de retour à la maison grâce aux bons soins du Dr Sabourin et des Révérendes Soeurs.

A l'occasion des fêtes, M. et Mme J. O. Binette, de Bonnyville ont donné à leurs parents et amis, un grand souper, dimanche dernier, le 2 janvier.

Etaient présents: M. et Mme Dr Sabourin, M. et Mme Beauchamp, M. et Mme Gingras, M. et Mme Emile Baril, M. et Mme Raoul LaRivière, M. et Mme Alfred Gamache, M. et Mme Eugène Baril, M. et Mme Maurice Campeau, M. et Mme St-Pierre, M. et Mme Pierre Gamache, M. Dubord, Mlle Eliane Dubord, M. et Mme Philias Hotte, M. et Mme Moïse Deblois, M. et Mme Philias Durocher, M. et Mme Albert Deblois, M. et Mme Bellemare, M. et

(Suite page 5)

Pour Commémorer un Événement Historique



La tablette et son inscription

Le cairn sur les Hauteurs Gonzales

PAR une belle après-midi de la fin de novembre dernier, un groupe distingué de Canadiens s'était rendu sur les Hauteurs Gonzales, à Victoria, pour assister au dévoilement, en cet endroit, d'un monument destiné à commémorer le souvenir des valeureux navigateurs anglais et espagnols qui explorèrent les côtes de l'océan Pacifique au dix-huitième siècle. La cérémonie marquait aussi le soixante-septième anniversaire de l'établissement de la Colombie-Britannique.

Cent trente années se sont écoulées depuis que le capitaine Charles William Barkley, commandant du navire de commerce anglais "Imperial Eagle," s'engagea dans le détroit de Juan de Fuca à la recherche du fameux passage du Nord-Ouest qui devait relier l'Atlantique au Pacifique et procurer aux navigateurs une route plus courte pour aller d'Europe aux Indes. Cette route inexistante fit longtemps le désespoir des explorateurs, mais grâce au progrès de la navigation et à l'initiative de grandes compagnies de transport, des communications rapides et régulières sont aujourd'hui maintenues avec l'Orient.

Le monument des Hauteurs Gonzales est un cairn de pierre portant sur une de ses faces une tablette de bronze sur laquelle se lit l'inscription dont nous donnons ici une reproduction. La cérémonie du dévoilement était présidée par l'honorable Walter Nicholl, lieutenant-gouverneur de la Colombie-Britannique et au nombre des personnages présents l'on remarquait le capitaine Robert E. Barcley, arrière petit-fils de l'explorateur anglais du même nom, M. John W. Dolby, vice-consul d'Espagne à Seattle, le juge Howay de New-Westminster, président de la Société Historique de la Colombie-Britannique et plusieurs autres personnalités en vue de Vancouver et Victoria.

Le Château Frontenac

Comme la Citadelle, qui couronne les hauteurs du Cap Diamant, le Château Frontenac, du point élevé où il est construit, domine tout le panorama de Québec. Avec sa grande tour centrale, avec ses tourelles et ses clochetons, l'énorme structure a vraiment superbe allure et s'harmonise bien avec la vieille cité dont elle fait justement l'orgueil. Il n'y a probablement pas un hôtel au monde qui soit mieux situé. Le Pacifique Canadien, dont le Château Frontenac est la propriété, projette d'y faire, dans un avenir prochain, de considérables agrandissements.

NOUVELLES RÉGIONALES

Bonnyville

(Suite de la page 4)

Mme Damase Leroux, Mlles Eméranda et Laura Gingras, M. Omer Gingras, M. Upton et Antonio Deblois, MM. Joseph Charles Fex, Mlles Hortense et Elodie Fex, M. Paul Emond, Mlles Florence et Cécile Bellemare, M. Th. Vasseur, M. Olivier, Mme Binette ainsi que Mlle Berthe Binette firent bon accueil à tous leurs invités. On s'amusa ferme jusqu'aux petites heures et tous s'en retournèrent en emportant un bon souvenir.

M. le curé Lapointe et M. Leroux ainsi que Mme Binette et Mlle Berthe Binette de Bonnyville étaient à St-Paul la semaine dernière pour affaires.

Correspondant.

SERVICE POSTAL PAR AÉROPLANE ÉTABLI EN CANADA CETTE ANNÉE

Ottawa.—Le ministère des postes a mis dans les estimés à soumettre au parlement une somme d'environ $75,000 pour établir un service de poste par aéroplanes en 1927.

Si les estimés sont approuvés, on demandera des soumissions à des compagnies privées.

L'intention est de procéder lentement mais sûrement, d'abord entre Québec et Toronto pour la malle européenne puis sur la côte du Pacifique avec Edmonton comme base.

Le ministère des postes émettra un timbre spécial pour les lettres à expédier par aéroplane.

A PROPOS DES DETTES

Paris.—La suggestion faite par les membres de la Faculté de l'Université Columbia d'une conférence internationale chargée de reviser les accords sur les dettes a été favorablement accueillie ici.

Bien qu'on sente dans les milieux gouvernementaux qu'il ne convient pas que le gouvernement français exprime un avis sur une proposition purement privée, les opinions personnelles exprimées à ce sujet indiquent qu'une telle conférence serait de beaucoup préférable à l'agitation pour l'annulement des dettes et qu'ainsi on aurait plus de chances d'arriver à un résultat.

IL NE LES AIME PAS, MAIS..

New-York—"Les Français nous surpassent autant que nous surpassons les Nègres d'Afrique, a déclaré F. Scott Fitzgerald, de retour d'Europe. Ce n'est pas que je les aime. On ne peut pas, je crois, aimer d'autre race que la sienne. Mais ils ont une conception de la vie à laquelle nous n'atteindrons probablement jamais. Je crois que les Américains sont les gens les plus malheureux du monde. Notre vue se porte trop en avant. Nous ne jouissons jamais du moment. Nous sommes une race d'enfants sans cesse à la recherche d'un nouveau jouet."

—Vous êtes pharmacien? Cela doit être bien ennuyeux d'avoir à répondre à la sonnette de nuit. A moitié éveillé, vous pourriez vous exposer à des erreurs.

—Je vous crois! Pas plus tard qu'avant-hier, à minuit, on m'a passé une pièce de cinquante sous en plomb.

ICI ET AILLEURS

LA RÉVOLUTION SOCIALE Y SERAIT IMMINENTE

Swetwick, Staffordshire, Angleterre—La déclaration faite par Olivier Baldwin, socialiste, fiis du premier ministre conservateur de Grande-Bretagne que "nous sommes plus près de la révolution aujourd'hui que jamais auparavant" a marqué la clôture de la campagne de Oswald Mosley, candidat à l'élection. Le jeune Baldwin a dit que dans 50 ans, il n'y aura que deux partis en Angleterre, les communistes et les socialistes.

APRÈS LE MIKADO C'EST AU TOUR DE L'AM. TOGO

L'amiral Togo est actuellement retenu au lit à Hayama, profondément affecté par la gravité de la condition de l'empereur. La santé du baron Togo laissait à désirer depuis un certain temps, mais il était resté jusqu'à ces derniers jours tout de même.

Le vieux commandant porte sur ses épaules une bonne part de la gloire de la marine japonaise, Dans la guerre entre le Japon et la Russie, il sut se faire remarquer hautement, et dans les rencontres navales russo-japonaises du mois de mai 1905, il fut le héros du jour en réussissant à briser la résistance des Russes. L'amiral Togo,dans ces engagements, coula, captura ou réduisit à l'impuissance huit vaisseaux de guerre russes, neuf croiseurs destroyeurs et plusieurs autres petits vaisseaux de moindre importance.

COMMENT ON PEUT DEVENIR RICHE

d'après Paul Leroy-Beaulieu

"La généralité des fortunes importantes, chez les peuples civilisés, se fait par des placements habiles, auxquels se joignent de régulières et longues économies. Ces placements sont tout l'opposé du jeu. Ils exigent, en général, pour porter leurs fruits, un temps très prolongé: il faut les laisser mûrir, ce qui comporte presque toujours plusieurs années et parfois une ou deux dizaines d'années. Les capitalistes patients seuls peuvent laisser ainsi leurs placements venir à point. Les gens pressés ne savent pas les conserver ou jugent que les bénéfices en sont trop lointains ou trop incertains pour s'en contenter."

• • •

"Les milliardaires américains et les millionnaires anglais, de même que les millionnaires français, ne sont aucunement redevables de leur situation au jeu. On les voit à la tête de grandes industries, qu'ils transforment et qu'ils combinent avec beaucoup d'art, vivant d'ailleurs, la plupart, avec simplicité, tout au moins pendant la plus grande partie de leur vie."

• • •

"Ainsi, l'expérience le démontre d'une façon saisissante: la spéculation pure et surtout le jeu n'enrichissent pas: par contre, ils ruinent même les gens les plus intelligents."

LA NEIGE PEUT-ELLE REMPLACER L'EAU POUR LES VOLAILLES

Il est parfois difficile, dans un poulailler froid, d'empêcher que l'eau donnée aux volailles ne gèle, surtout lorsqu'il est impossible de visiter les basses-cours plusieurs fois par jour, dit le régisseur de la station expérimentale de Cap Rouge, Qué., M. Langelier, D.Ss., A., dans son dernier rapport annuel. M. Langelier a entrepris dans ce but des expériences qu'il a continuées pendant cinq ans sur 228 Rack Barrées, pour voir s'il n'y aurait pas moyen de remplacer l'eau par la neige. Les oiseaux ont été divisés en deux groupes, traités, logés et nourris de la même manière: l'un d'eux recevait de l'eau, l'autre de la neige. Celui qui recevait de la neige s'est classé premier au point de vue de bénéfices. L'augmentation de poids qu'il a faite était de 11 pour cent inférieur à l'autre, mais il a pondu 28 pour cent plus d'oeufs. On a fait la même constatation à la ferme expérimentale de Indian Head, Sask. Cependant M. Langelier ne recommande pas de priver les poules pondeuses d'eau en hiver lorsqu'on peut s'en procurer.

DRAME DANS LA FORET: LA MORT DE L'ARBRE

Voici un petit chef-d'oeuvre de littérature descriptive qui évoquera sans doute dans l'esprit de nos lecteurs de tendres émotions. Il est dû à la plume de Léon Tolstoi:

De grand matin, presque avant le jour, Sérioja prit la hache et alla au bois.

La rosée tombait encore, étendant sur tous les objets un voile mat et glacé que le soleil n'avait pas éclairé. L'orient blanchissait faiblement, reflétant sa pâle lumière sur la voûte du ciel, ouatée de légers nuages. Rien ne remuait, ni un brin d'herbe sur le sol, ni une feuille sur les branches hautes des arbres. De loin en loin, un abattement d'aile dans le fourré, une bruissement à ras de terre, troublaient seuls la paix de la forêt. Soudain, un bruit singulier, qui n'appartenait pas aux voix de la nature, retentit et mourut sur la lisière du bois. Le bruit s'éleva derechef et se répéta à intervalles égaux; il partait du pied d'un des arbres immobiles. Une des cimes frissonna subitement, ses feuilles gonflées de sève murmurèrent quelque chose; une fauvette, perchée sur une des branches, siffla, voleta à deux reprises et se posa sur un autre arbre, la queue éployée.

La hache frappait au pied du tronc, toujours plus sourdement, les copeaux blancs et résineux volaient sur l'herbe mouillée; un léger craquement succéda aux coups sourds. L'arbre tressaillit de tout son corps s'inclina et se redressa vivement, chancelant épouvanté sur ses racines. Il y eut un instant de silence; l'arbre s'inclina de nouveau, un second craquement gémit dans le tronc, et, broyant ses jeunes pousses, précipitant ses branches, il s'abattit tout de son long sur la terre humide. Les bruits de hache et de pas expirèrent. La fauvette siffla et s'envola dans l'espace. Le rameau qu'elle avait effleuré de ses ailes trembla une seconde et retomba inanimé comme les autres, avec toutes ses feuilles. Les têtes immobiles des arbres resplendirent dans la trouée qui leur était ouverte.

Les premiers rayons du soleil, perçant le nuage qui les interceptait, éclatèrent dans le ciel, illuminant la terre et l'espace. Le brouillard se tassait en vagues aux creux des vallées, des perles de rosées brillaient dans la verdure, les nuées blanchâtres, nacrées, hâtaient leur fuite sous la voûte bleue. Les oiseaux bruissaient dans le fourré, et comme affolés, gazouillaient on ne sait quoi d'heureux. Les feuilles luisantes chuchotaient des secrets joyeux et paisibles; les branches des arbres vivants frissonnaient doucement, majestueusement au-dessus de l'arbre mort, gisant à terre.

Government Liquor Control Act of Alberta

DEMANDE D'UNE LICENCE DE BIÈRE

AVIS PUBLIC est par les présentes donné que le soussigné a l'intention de faire application à l'ALBERTA LIQUOR CONTROL BOARD pour une licence pour vendre de la bière au verre, ou en bouteille débouchée, pour consommation en conformité avec les réglements du Government Liquor Control Act of Alberta, et méthodes adoptées, en rapport au site suivant:

Lots 4 et 5, Block 4, dans le village de Vimy, Province d'Alberta, enregistré comme plan 2481CL, la bâtisse devra être connue comme Vimy Hotel. Plans soumis à l'Alberta Liquor Contral Board. Le salon de bière sera situé au coin Nord-Est du premier plancher de la bâtisse.

Daté à Vimy, Alberta, ce 28e jour de décembre 1926.

JOSEPH TREMBLAY,
Applicant.

PETITES ANNONCES

A LOUER— chambre confortablement garnie, propre et tranquille, famille française. 10018-102e rue. F.6

MAISON à vendre ou à louer. S'adresser à 11304-100e Ave. Edmonton.

ON DEMANDE une institutrice bilingue, de 1re ou 2me classe, pour l'école Racine, No. 2143, pour janvier prochain. Pour renseignements s'adresser à Fred. E. Lapierre, sec-trés., Picardville, Alta.

ON DEMANDE une institutrice bilingue catholique pour l'école West-Legal, No 3315. Maison de pension, ou maison sur le terrain de l'école, si elle désire se pensionner elle-même. Salaire $1,100. par an. S'adresser à M. Frank Remillard, Legal, Alta.

DAME FRANÇAISE désire connaître une autre dame française qui pourrait lui donner des leçons de crochet et de broderie. Répondre à L'Union avec le prix demandé par leçon. Boîte 18 L'Union. F.10

ON DEMANDE pour le district scolaire Cartier, No 3238, un instituteur bilingue et catholique, la classe devant commencer le 1er ou 15 février. S'adresser à Mme Eva Lamoureux, Sec.-trés., Lafond. F.13

ON DEMANDE pour maison privée, dans famille canadienne-française, jeune fille parlant le français. Prière d'adresser son application à boîte 103 "L'Union" en mentionnant salaire désiré et références. F.12

ON DEMANDE pour le district scolaire Fremant, No 3297, un instituteur bilingue, 1ère classe. S'adresser à D. A. Paquin, Sec.-trés, Bordenave, Alta. F.13

OCCASION exceptionnelle pour placement avec ou sans part active dans une entreprise canadienne déjà établie et solide, profits garantis S'adresser, Boîte 102 L'Union.

Voici que s'est ouvert pour **L'Union** sa dixième année d'existence.

Maintenir un journal canadien-français au milieu d'une immense majorité de population anglaise, telle que nous l'avons en Alberta, c'est, vous ne l'ignorez pas, un problème difficile, et qui demande des sacrifices, et du temps. Car ici, nous sommes obligés à des traductions, ce qui rend notre travail beaucoup plus long et plus coûteux que celui des journaux anglais. Ayant aussi beaucoup moins d'annonces, toute la production du journal n'en est que plus onéreuse.

Cependant nous n'avons pas l'intention de cesser la publication de **L'Union**, tant que nous pourrons la faire vivre. Nous ne demandons qu'à l'améliorer, puisque c'est une œuvre d'une absolue nécessité pour la cause canadienne-française en Alberta.

Mais pour cela nous avons besoin du concours de toutes les bonnes volontés. Le plus pressant est que vous payiez au moins votre abonnement à temps.

La date où est abonnement devient dû est marquée sur l'étiquette qui porte votre adresse. S'il y a "septembre '26", cela signifie: mois de septembre 1926. S'il y a "jan. '27" cela signifie: mois de janvier 1927, etc.

Apportez-y immédiatement votre attention et envoyez-nous la somme due, dès qu'elle devient due. A plus forte raison si vous êtes en retard.

IMPRIMERIE L'UNION LIMITÉE
10256 - 103ème RUE

La Survivance Française



1—La "Survivance Française" en pélérinage au Cap de la Madeleine. 2—Trois des représentants du Canadien National dans le train spécial de la Survivance: M. H. E. Bruyère, le R. P. Boyer, O.M.I. et M. Alphonse Brazeau, directeur du train. 3—M. J. A. Rieux, représentant officiel de l'Alberta. 4—Les excursionnistes de la Survivance Française se rendant à la réception qui leur fut offerte au parlement de Québec. 5—Le wagon-observatoire-radio attelé au train spécial de la "Survivance" par le C. N. R. 6—Trois chefs de la "Survivance", de gauche à droite: MM. Henri Lacerte, président de l'Association d'Education du Manitoba et directeur du voyage, M. Raymond Denis, président de l'A.C.F.C. de Saskatchewan et M. Georges Bugnet, rédacteur en chef de l'"Union", journal Français de l'Alberta. Photos Canadien National.

Depuis deux ans les Canadiens-Français de l'Ouest ont pris l'excellente habitude de rendre visite chaque année, au temps des fêtes, à leurs frères de l'Est. Ce voyage connu sous le vocable de "Survivance Française" est en quelque sorte une réponse officielle aux voyages de "Liaison Française" organisés par convois spéciaux du Canadien National durant l'été et sert le même but: établir des relations plus solides et plus suivies entre l'Est et l'Ouest Français.

Cette année le convoi spécial du Canadien National parti de Winnipeg à destination du Québec transporta plus de 250 de nos frères de l'Ouest, venus de 17 municipalités du Manitoba de 15 de l'Alberta et de 24 de la Saskatchewan. A leur tête étaient M. Henri Lacerte, président de l'Association d'Education du Manitoba et directeur du voyage, M. Raymond Denis, président de l'A.C.F.C. et porte-parole officiel de la Saskatchewan, le R. P. Piourde, représentant de la Liberté, de Winnipeg, le R. P. Langlois, rédacteur en chef du Patriote de l'Ouest, de Prince Albert, Sask., M. Georges Bugnet, représentant l'Union d'Edmonton, Alta et autres représentants des sociétés nationales des trois provinces.

Le voyage dans l'Est des "Survivants" fut une véritable tournée triomphale. A Ottawa, Montréal, Saint Jean, Nicolet, Québec, Cap-de-la-Madeleine, Trois-Rivières, partout où la "Survivance" s'arrêta ses membres furent reçus à bras ouverts, fêtés et acclamés. Il était évident que la Province de Québec tenait à leur marquer son affection profonde. De leur côté les voyageurs étaient la preuve vivante que non seulement la foi et la langue, mais les meilleures traditions françaises sont vivaces dans l'Ouest. Durant tout le voyage, dans le train spécial du Canadien National, la plus franche gaieté règna. Le wagon-récréation mis à la disposition des voyageurs et dans lequel était installé un piano entendit continuellement les vieux airs canadiens et les éclats d'une gaieté bien française. Un wagon-observatoire possédant un poste récepteur de radio avait aussi été mis à la disposition des excursionnistes. Sir Henry Thornton, président du Canadien National, en profita pour leur adresser ses souhaits de bon voyage et du jour de l'an.

Lors du banquet donné à Québec aux voyageurs, l'hon. M. Taschereau, premier ministre de la Province, en souhaitant la bienvenue aux "Survivants" les invita à revenir encore plus nombreux l'an prochain et les assura qu'ils seraient toujours accueillis comme des frères. Cette invitation semble résumer le sentiment du Québec à l'endroit des Canadiens-Français de l'Ouest.

"L'Agriculture est la plus grande source de richesse du Canada".—

Page des Cultivateurs

"Augmenter la production agricole, c'est contribuer au développement du Canada." —

LES MARCHÉS

EDMONTON

BLÉ—	
No. 1 Nord	1.08
No. 2 Nord	1.04
No. 3 Nord	.99
No. 4 Nord	.88
No. 5 Nord	.73
No. 6 Nord	.57
Fourrage	.47
AVOINE—	
No. 2 C. W.	.43
No. 3 C. W.	.38
ORGE—	
No. 2 C. W.	.46
No. 3 C. W.	.41
Fourrage	.37
WINNIPEG	
No. 1 Nord	1.32
VANCOUVER	
No. 1 Nord	1.34
BÉTAIL—	
De choix	5.00 à 6.00
Qualité bonne	4.00 à 5.00
PORCS—	
Lisses épais, au débarqué	11.00
MOUTONS—	
Agneaux	8.00 à 10.50
Autres	3.00 à 7.00

Prix des produits agricoles payés par les acheteurs en gros.

CRÈME—	
Spéciale	.39
No. 1	.37
No. 2	.34

Ces prix peuvent baisser de 2, 3, 4 et même 6 sous, d'après la distance du marché.

BEURRE—	
De laiterie	.18
OEUFS—	
Extras, la douzaine	.50
Première qualité	.45
Deuxième qualité	.40
VOLAILLES—	
Grasses	.14
Passables	.12
Pauvres	.06
Coqs	.06
PATATES	1.00

De quelle couleur sont les joues d'une négresse quand elle pleure? R.—Elle les arrose.

LES CULTIVATEURS

Nous venons d'assister au départ de la "Survivance française" pour l'Est. Les cultivateurs. Pourquoi? Parce qu'ils ont plus de loisirs et plus d'argent que beaucoup d'autres. Venus de l'Est sans le sou pour la plupart, ils retournent voir leurs parents et leurs amis, après avoir acquis de jolies fortunes. La comparaison entre eux et ceux qui ont quitté les terres **pour la ville n'est** pas à l'avantage de ces derniers. Comme disait dernièrement le "Devoir" en parlant de ceux ci: "**Ce sont des propriétaires et des maîtres qui sont passés au rang d'esclaves blancs.**"

Si nous entrons maintenant dans les paroisses pour faire le relevé des ressources de ceux qui restent, ce n'est pas par centaines de mille piastres qu'il faut compter, mais par millions. Ceux qui croient que nous exagérons n'ont qu'à prendre un crayon, se faire aider, si nécessaire, par ceux qui sont au courant des choses et compter ce que possèdent les cultivateurs de paroisses comme St-Pierre, St-Jean-Baptiste, N.-Dame de Lourdes, pour n'en citer que quelques-uns. Ce qui est vrai du Manitoba l'est également de la Saskatchewan et de l'Alberta.

C'est le produit de la culture des terres.

Non, cultiver la terre n'est pas, comme le disent imprudemment certaines personnes, **un chien de métier**, c'est une belle profession. La terre, quand elle est traitée comme une grande amie, donne une belle liberté à celui qui la possède et souvent la fortune. Qu'elle offre certaines difficultés, c'est incontestable; mais quelle profession n'a pas les siennes?

Raisonnons mieux, ne calomnions pas la terre pour couvrir certaines faiblesses personnelles.

Voilà, il nous semble, un second objectif qui s'offre à ceux qui veulent servir une cause qui mérite d'être servie. Mettre ces vérités en vive lumière nous semble un travail qui aurait de bons résultats, s'il était fait avec méthode et persévérance dans les soixante paroisses du Manitoba.

Il y a des choses qu'il faut redire souvent pour empêcher le préjugé de l'emporter sur la vérité.—PERTINAX, (La Liberté).

UTILISATION DES DIFFÉRENTES PARTIES DU PORC

Conservation de la viande

Porc frais.—On comprend généralement sous le nom de "porc frais," toutes les parties maigres et fraîches du porc, destinées à être rôties ou grillées, et particulièrement les côtelettes, le filet, le faux-filet, les jambons et les épaules.

La "Longe" ou faux-filet est la partie charnue, allongée et étroite, placée sous le rognon, le long de l'épine dorsale: c'est le morceau le plus délicat du porc.

Le "jambon," c'est la cuisse et l'épaule salées et fumées du porc. Le jambon doit avoir une forme nette, arrondie. On coupe les pieds au-dessus du jarret et du genou; on enlève le gras; car un jambon doit être aussi maigre que possible.

Le plus souvent, on sale les jambons entiers, soit pour les cuire après quelques jours de sel, soit pour les fumer et les conserver plus ou moins longtemps. D'autres fois, on les désosse et on les emploie pour la fabrication de diverses espèces de saucisses.

"L'épaule."—Les épaules sont utilisées pour faire des jambons roulés ou désossés; quelquefois, on les sale et on les fume. Elles prennent alors le nom de "jambon de devant" ou "picnic-hams". Les épaules fournissent aussi la viande pour les saucisses et les saucissons.

"Lard frais."—On appelle **lard frais** ou simplement lard, la graisse comprise entre la couenne et les chairs. Il y en a deux sortes: le **lard fondant** et le **lard dur**. Le premier, qui est le plus rapproché des chairs, se reconnaît facilement au toucher; il cède sous la pression des doigts. Ce lard est employé à la fabrication du saindoux. Le lard dur adhère à la couenne; il est ferme et fond difficilement. Il participe à la préparation d'un grand nombre de produits de la charcuterie.

La "panne."—La panne est la graisse qui enveloppe les rognons et recouvre le filet. Elle donne un saindoux très fin et blanc, appelé axonge, supérieur à celui que l'on obtient par la fusion du lard fondant.

Méthodes de salaison

Il y a 2 procédés principaux pour saler les viandes: la **salaison liquide** et la **salaison sèche**. L'une et l'autre ont leur mérite comme leurs inconvénients; leur emploi combiné offre des avantages et constitue la salaison mixte.

"Salaison liquide"— La salaison liquide consiste à faire baigner les viandes dans de la saumure pendant un temps variable avec la grosseur des pièces de viande. Cette méthode permet de donner aux viandes le degré de salure convenable, en les laissant séjourner dans des saumures plus ou moins chargées de sel. Dans la salaison sèche, au contraire, les viandes sont mises en contact avec le sel et peuvent s'en imprégner fortement, et même trop fortement.

Beaucoup de cultivateurs préparent leur saumure d'une manière aussi simple que défectueuse; ils se contentent de faire dissoudre une certaine qualité de sel et de salpêtre dans l'eau froide (encore, le salpêtre n'est pas souvent employé). Cette saumure se conserver mal, car elle renferme toutes les impuretés contenues dans le sel.

Pour opérer par la salaison liquide, on est obligé d'attendre le refroidissement des viandes qui n'est complet, suivant la température, que 12 à 18 heures après l'abattage. Si, négligeant cette précaution, on entasse les viandes chaudes dans un saloir, non seulement elles se déforment, mais encore elles s'échauffent et développent une fermentation dont la conséquence inévitable sera la corruption de la viande et de la saumure.

"Salaison sèche."—Par la salaison sèche, les viandes peuvent être salées immédiatement après le tuage, circonstance favorable au succès de l'opération. En effet, on sait qu'en raison de leur composition chimique, les chairs tendent à se décomposer dès que l'animal a cessé de vivre; il est donc évident que moins cette altération est avancée, plus la réussite du salage est assurée.

Le raffermissement des viandes qui n'est complet que 24 à 36 heures après l'abattage, se fait dans de meilleures conditions dans la salaison sèche. Le frottage répété avec du sel, nécessité par cette méthode, a l'avantage d'entraîner le sang dans les pores de la viande. En outre, le salage se fait plus vite, par conséquent, plus sûrement.

On atténue sensiblement l'excès de salure aux viandes, en mélangeant au sel une certaine quantité de sucre. Le sucre corrige l'âcreté du sel, remplace, jusqu'à un certain point la déperdition des sucs de la viande en la rendant plus tendre, plus digestive, plus colorée.

Dans bien des cas, les deux méthodes de salaison peuvent être employées concurremment. On sale les viandes à sec pendant deux ou trois jours, et même quatre, et on achève la salaison dans la saumure. Cette combinaison constitue la meilleure pratique, puisqu'elle permet de réunir les avantages des deux méthodes.

Pour opérer par la salaison sèche, on dispose les viandes sur une table; on les saupoudre de salpêtre fin; on les frotte vigoureusement avec la main sur toutes leurs faces pour faire pénétrer ce condiment. Ensuite, on prend un peu de sucre qu'on applique légèrement sur les chairs.

Après avoir appliqué le salpêtre et le sucre, on frotte les viandes avec du sel fin, puis on range les morceaux les uns à côté des autres de manière qu'ils ne se déforment pas; enfin, on les couvre complètement d'une bonne couche de sel. Tous les deux ou trois jours, on frotte les viandes avec la main et on les garnit d'une nouvelle couche de sel. On renouvelle cette opération jusqu'à ce que le sel ait pénétré à l'intérieur des chairs, résultat que l'on obtient, suivant la grosseur des pièces, dans un intervalle d'une à quatre semaines.

"Salaison mixte."—On prépare le saloir comme il a été dit précédemment. On découpe le lard par morceaux de quatre à six pouces, on sale, sèchement pendant un jour ou deux, puis on procède à la mise en saloir. On couvre le fond du saloir avec du gros sel et on dispose les morceaux tout autour de la paroi, la couenne du côté extérieur. Après avoir garni le fond, on répand une couche de sel, épaisse, qui couvre complètement le lard, et ainsi de suite jusqu'à ce que le baril soit plein ou que le lard soit tout emballé.

Après avoir laissé macérer pendant trois ou quatre jours, on charge les viandes avec des poids lourds sur un couvercle à claire-voie, après quoi on verse une quantité suffisante d'eau froide pour couvrir les viandes.

Pour conserver les viandes sans altération, on met un pouce de sel au fond du saloir, autant entre chaque rang de viande et un pouce et demi sur le sommet, plus une livre de poivre noir.

"Autre méthode." — Lorsque l'on désire saler le lard en y versant de la saumure, le procédé suivant est généralement suivi:

On couvre le fond du saloir d'une bonne couche de sel; on roule chaque brique de lard dans le sel avant de les déposer dans le saloir; s'il y a des jambons et des cotelettes, on aura soin de bien frotter les extrémités des os avec du sel et du salpêtre. On ne verse la saumure que 48 heures après; celle-ci doit être assez forte pour porter un oeuf et un gros se patate.

Au bout de six semaines, on peut retirer les jambons et les bacons si on désire les fumer. On peut ensuite conserver ces viandes dans le fumoir, s'il est fermé et obscur.

Les cultivateurs qui salent leur lards pour l'usage domestique ont le tort de ne pas enlever, au moyen de la salaison sèche, le sang qui reste dans les viandes. Ainsi, il est bon de laisser les briques de lard dans le sel pendant au moins un jour pour les faire égoutter.

"Renouvellement de la saumure."—Il arrive parfois que, par l'insuffisance de sel ou par l'usage d'un saloir peu proprement préparé, ou pour toute autre cause, le lard mis dans la saumure vient à se gâter. La saumure sent mauvais et le lard devient impropre à la consommation, si on n'y porte promptement remède. Aussitôt que l'on s'aperçoit de cet état de choses, on retire le lard au saloir; on lave le baril soigneusement en y laissant bouillir de l'eau et des cendres de bois dur; on le lave ensuite à l'eau fraîche, puis on remet la viande en place après l'avoir saupoudrée d'une légère couche de sel nouveau, et, si l'ouvrage est bien fait, on n'éprouvera plus de misère: la viande se conservera ferme, bonne et douce.

"Salaison par la pompe à saler". —A l'aide de la pompe à saler on injecte de la forte saumure dans les pièces de viande que l'on met ensuite baigner pendant 4 à 8 jours dans une bonne saumure.

Après avoir laissé la viande dans la saumure avec de la glace enfermée dans des cylindres en fer blanc. Lorsque la température est très élevée, on remplace la saumure par une mélange de sel et de glace brisée dont on enveloppe les viandes et que l'on renouvelle à mesure de la fonte.

Saumure

On donne le nom de saumure soit au liquide qui s'échappe des viandes soumises à la salaison sèche, soit à une solution de sel dans l'eau: c'est de cette dernière dont il s'agit ici.

Pour la préparation de la saumure, le sel blanc est préférable au sel gris; cependant l'addition d'une petite proportion de ce dernier est utile. Une petite quantité de salpêtre est également nécessaire; le salpêtre donne à la viande une coloration qui se rapproche de sa couleur naturelle.

Le sucre rend la viande tendre et digestible, remplace une partie de sucre et 2 livres de salpêtre.

On emploie les aromates pour parfumer la saumure; il faut en user médérément, lorsqu'on les emploi avec excès, ils masquent le goût de la viande.

Lorsqu'on prépare la saumure, on doit faire bouillir ensemble, pendant quelques minutes l'eau, le sel, le salpêtre et le sucre afin d'en expulser les impuretés qu'ils renferment, qui, sans cela, provoqueraient l'altération de la saumure.

Chaque fois que l'on met de nouvelles viandes dans la saumure, il est nécessaire de la renforcer par l'addition d'un peu de sel ou de saumure nouvelle. Cependant, si les viandes qu'on veut y faire baigner ont déjà été traitées par la salaison sèche et sont un peu garnies de sel, cette addition n'est pas nécessaire.

Les préparations d'été doivent contenir davantage de sel.

Pour saler les viandes jeunes et délicates, on choisit celles qui sont peu chargées de ce condiment.

"Préparation de la saumure" —Mettez dans une chaudière et faites bouillir pendant 20 minutes:

6 gallons d'eau, 20 livres de sel blanc, 2 livres de sel gris, 6 livres de sucre et 2 livres desalpêtre. Remuez pendant la cuisson, afin que les condiments se fondent.

LA CULTURE DU LIN AUGMENTE

La production de filasse se développe en Canada et ses progrès ont été spécialement sensibles en ces quatre dernières années. En 1925, d'après le rapport publié cette année-là le chef du Service de la filasse, à Ottawa, l'étendue ensemencée en lin dans l'Ouest de la province de l'Ontario était de 62,000 acres, soit une augmentation de 440 acres sur l'année précédente. Dans son rapport, le chef du Service, (M. R. J. Hutchinson), dit que le producteur canadien est dans une situation un peu meilleure que les producteurs de lin irlandais et russes et qu'il y a eu une demande active en Canada, ainsi qu'aux Etats-Unis, pour ce qu'on appelle le lin roulé ou non peigné (tossed flax). Il dit également que le commerce du chanvre est actif et qu'il est probable que cette activité se maintiendra.

Les expériences que l'on poursuit actuellement sur la culture du lin à la ferme expérimentale centrale et aux différentes fermes et stations annexes dans tout le pays, sont indiquées d'une façon détaillée dans ce rapport, que l'on peut se procurer gratuitement en s'adressant au Bureau des Publications, Ottawa. La Station de Kentville, N.-E., est exceptionnellement bien située pour la production du lin à filasse. On signale une reprise de l'industrie du tissage à la maison à Ste-Anne de la Pocatière, Qué., grâce à la mise en opération du moulin à teiller à cette station. On a obtenu de gros rendements de filasse à Lennoxville, Qué., cette filasse convient mieux cependant pour la vente sous forme de lin roulé que sous forme de filasse et d'étoupe. Les résultats obtenus jusqu'ici sont consignés dans le rapport des essais conduits à Forest, Ont., sur des variétés commerciales de lin; ces essais se poursuivent toujours. Il se fait également des essais de machines.

(Publié par le Directeur de la Publicité, Ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa.)

PATRONNEZ NOS ANNONCEURS

UN FROID EXCESSIF EN FRANCE

Paris.—Un froid excessif a fait 20 victimes, pour la plupart des vieillards en France. On signale partout une baisse anormale de la température, même sur la Côte d'Azur, où l'on a eu le spectacle extraordinaire de tempêtes de neige. En certains endroits de la France, où l'on a rarement l'occasion de patiner, rivières, lacs et étangs sont couverts de patineurs qui profitent de l'aubaine. Il en est de même du Grand Canal de Versailles où hommes, femmes et enfants s'ébattent à qui mieux. Par contre les terrasses des cafés sont désertes.

LES FAMILLES NOMBREUSES

Hazelbrouck, Nord de la France.—Trente-cinq mères du petit village de Bavinchove, près d'ici, viennent de recevoir la médaille dite de la "Famille française" pour leur fécondité exemplaire. A elles 35, elles ont 242 enfants, presque une moyenne de sept par mère de famille. C'est un record pour un petit village.

C'est un confrère...

La scène se passe dans un restaurant d'une petite ville de France.

Le comédien Lucien Guitry, qui est de passage, s'étonne de l'addition exagérée qui lui est présentée.

Il n'y a pas de doute, c'est le coup de fusil.

Lucien Guitry fait appeler le patron et lui montrant le prix qui lui est réclamé:

—Ce n'est pas bien, dit-il, de faire ça à un confrère.

L'hôtelier s'excuse et diminue la somme d'un bon tiers.

Puis, quand le comédien est sur le point de partir:

—Quel restaurant dirigez-vous? demanda le patron de l'établissement.

—Mais aucun, répondit Guitry, je ne suis pas hôtelier.

—Vous m'avez dit: un confrère.

—Oui, parfait, je voulais vous faire comprendre que j'étais voleur comme vous.

NOTRE ROMAN

BALLE-FRANCHE

par GUSTAVE AIMARD

(Suite)

—Je les ai oubliés, répondit-elle; quant à ce qui vous étonne, c'est une chose bien simple: l'homme que j'ai tué ou tout au moins blessé, est un chef indien d'une grande réputation; en le voyant tomber, ses guerriers se sont découragés, ils ont couru à lui afin de l'enlever pour que sa chevelure ne tombât pas entre vos mains.

—Oh! oh! fit John Bright avec un geste de dégoût, ces payens se figurent-ils donc que nous sommes comme eux? Non, non je les tuerai jusqu'au dernier pour me défendre, et de cela nul ne peut me blâmer; mais quant à scalper, c'est autre chose: je suis un brave Virginien, sans aucune goutte de sang métis dans les veines; le fils de mon père ne commet pas de telles infamies!

—Je vous approuve, répondit l'inconnue d'une voix triste, le scalpe est une torture affreuse: malheureusement beaucoup de blancs dans les prairies ne pensent pas comme vous; ils ont pris les coutumes indiennes et scalpent sans cérémonies les ennemis qu'ils tuent.

—Ils ont tort.

—C'est possible, je suis loin de leur donner raison.

—De sorte, s'écria joyeusement John Bright, que nous voilà débarrassés de ces diables rouges.

—Ne vous réjouissez pas encore, bientôt vous les verrez revenir.

—Encore?

—Ils n'ont suspendu l'attaque que pour enlever leurs morts et leurs blessés et probablement aussi pour chercher un autre moyen d'avoir raison de vous.

—Hélas! ce ne sera pas difficile; malgré tous nos efforts il nous sera impossible de résister à cette foule d'oiseaux de proie qui fondent sur nous de toutes parts comme sur une curée; que peuvent cinq rifles contre cette légion de démons?

—Beaucoup, si vous ne désespérez pas.

—Oh! pour cela vous pouvez être tranquille, nous ne broncherons pas d'une semelle, nous sommes résolus de nous faire tuer à notre poste.

—Votre bravoure me plaît, répondit l'inconnue, peut-être tout finira-t-il mieux que nous le supposons.

—Dieu vous entende! digne femme.

—Mais ne perdons pas davantage notre temps, les Indiens vont revenir à la charge d'un moment à l'autre, tâchons d'être aussi heureux cette fois que la première.

—Je tâcherai.

—Bien, êtes-vous homme de résolution?

—Je crois l'avoir prouvé.

—C'est juste, pour combien de jours avez-vous de vivres ici?

—Pour quatre jours au moins.

—C'est-à-dire huit dans un moment pressé n'est-ce pas?

—A peu près.

—Bien; maintenant, si vous le voulez, je vais vous débarrasser de vos ennemis pour longtemps.

—Je ne demande pas mieux.''.

Tout à coup le cri de guerre des Peaux-Rouges se fit entendre de nouveau, mais cette fois plus strident et plus terrible que la première.

"Il est trop tard, s'écria l'inconnue avec douleur, il ne nous reste plus qu'à mourir bravement.

—Mourons donc, by God! mais auparavant tuons le plus possible de ces payens, répondit John Bright; allons enfants, hurra pour "l'uncle Sam."

—Hurra! s'écrièrent ses compagnons en brandissant leurs armes."

Les Peaux-Rouges répondirent à ce cri de défi par des cris de rage et le combat commença.

Mais cette fois il semblait devoir être plus sérieux.

Après s'être levés pour pousser leur formidable cri de guerre, les Indiens s'étaient disséminés et s'avançaient lentement vers le camp en rampant sur le sol.

Lorsqu'ils trouvaient sur leur passage un tronc d'arbre ou un buisson capable de leur offrir un abri, s'ils s'arrêtaient soit pour décocher une flèche, soit pour envoyer une balle.

Cette nouvelle tactique adoptée par leurs ennemis déconcertait les Américains, dont les balles ne pouvaient plus que difficilement les atteindre, car malheureusement les Indiens étaient presque invisibles au milieu des ténèbres, et avec l'astuce qui les distinque ils savaient si bien manoeuvrer en agitant les herbes, que les émigrants trompés par eux ne savaient plus où viser.

"Nous sommes perdus! s'écria John Bright avec découragement.

—La position devient critique, en effet, il ne faut pas cependant désespérer encore, répondit l'inconnue: il nous reste une chance bien faible à la vérité, mais que j'emploierai lorsque le moment sera venu; tâchons de résister au combat corps à corps.

—Hum! voilà toujours un de ces démons qui n'ira pas plus loin, fit l'émigrant en épaulant son rifle."

Un guerrier pied-noir dont la tête s'élevait en ce moment un peu au-dessus des herbes, eut le crâne fracassé par la balle de l'Américain.

Les Peaux-Rouges se dressèrent subitement et s'élancèrent en hurlant vers les barricades.

Les Américains les attendaient de pied ferme.

Une décharge à bout portant accueillit les Indiens et le combat s'engagea corps à corps.

Les Américains, debout au sommet de leurs retranchements et se servant de leurs rifles en guise de massue, assommaient ceux qui s'offraient à leurs coups.

Ce combat avait quelque chose de sinistre au milieu d'un silence interrompu seulement par les cris des blessés, car les Américains combattaient sans prononcer une parole.

Tout à coup, au moment où les émigrants accablés par le nombre faisaient malgré eux un pas en arrière, l'inconnue se précipita sur les barricades une torche à la main et en poussant un cri tellement sauvage que les combattants s'arrêtèrent en frémissant.

La flamme de la torche se reflétait sur le visage de l'inconnue et lui donnait une expression terrible; elle avait la tête haute et le bras étendu en avant avec un geste de commandement suprême:

"Arrière! s'écria-t-elle d'une voix stridente. Arrière! démons!"

A cette apparition extraordinaire les Peaux-Rouges restèrent un moment immobiles, comme pétrifiés, puis soudain ils se précipitèrent pêle-mêle sur la rampe du monticule, s'enfuyant en proie à la plus grande terreur.

Les Américains, témoins intéressés de cette scène incompréhensible, poussèrent un soupir de bonheur: ils étaient sauvés!

Sauvés par un miracle!

Alors ils s'élancèrent vers leur libératrice pour lui exprimer leur reconnaissance.

Elle avait disparu!

En vain les Américains la cherchèrent-ils de tous les côtés, ils ne purent savoir où elle avait passé: elle semblait être devenue subitement invisible.

La torche qu'elle tenait à la main en parlant aux Indiens gisait sur le sol où elle fumait encore: c'était la seule trace qu'elle avait laissée de sa présence au camp des émigrants.

John Bright et ses compagnons se perdaient en conjectures sur son compte, tout en pansant tant bien que mal les blessures qu'ils avaient reçues dans le combat, lorsque la femme de l'émigrant et sa fille apparurent tout à coup au milieu du camp.

Sa femme le regarda avec étonnement.

—Mais, répondit-elle, si nous sommes ici, c'est d'après l'avis que nous a donné la femme inconnue à laquelle nous avons eu tous tant d'obligations cette nuit.

—Comment! s'écria John Bright, vous l'avez donc revue?

—Oui certes; il y a quelques instants à peine elle est venue nous trouver; nous étions à demi mortes de frayeur, car le bruit du combat arrivait jusqu'à nous, et nous ignorions complètement ce qui se passait; après nous avoir rassurées, elle nous a dit que tout était fini, que nous n'avions plus rien à craindre, et que si nous le voulions, nous pouvions vous rejoindre.

—Mais elle, qu'a-t-elle fait?

—Elle nous a conduites jusqu'ici; puis, malgré nos instances, elle s'est éloignée en nous disant que puisque nous n'avions plus besoin d'elle, sa présence était inutile, que des raisons importantes la forçaient à s'éloigner."

L'émigrant raconta alors à sa femme et à sa fille dans les plus grands détails tout ce qui s'était passé et les obligations qu'ils avaient à cette femme extraordinaire.

Les deux femmes écoutèrent ce récit avec la plus grande attention, ne sachant à quoi attribuer la conduite de cet être étrange, et sentant leur curiosité éveillée au plus haut point.

Malheureusement la façon bizarre dont l'inconnue s'était éloignée ne semblait pas montrer chez elle un bien vif désir d'établir des relations plus intimes avec les émigrants. Lorsque ceux-ci eurent épuisé les conjectures auxquelles cet événement pouvait donner lieu, ils furent contraints d'en prendre leur parti et de s'en rapporter au temps du soin de soulever le voile mystérieux qui l'enveloppait.

Au désert on a peu de temps à donner aux réflexions et aux commentaires, l'action emporte tout, il faut vivre et se défendre; aussi John Bright, sans perdre davantage de temps à chercher le mot d'une énigme qui, quant au présent, semblait impossible à trouver, s'occupa activement de réparer les brèches faites aux retranchements et à fortifier encore son camp si cela était possible, en entassant auprès des barricades tous les objets dont il pouvait disposer.

Lorsque ces premiers devoirs pour la sûreté commune furent accomplis, l'émigrant s'occupa de ses bestiaux. Il les avait placés dans un endroit où les balles ne pouvaient les atteindre, assez près de la tente dans laquelle les deux femmes venaient de se retirer de nouveau; il avait fait à ses bestiaux une sorte de parc avec des branches d'arbres entrelacées.

En entrant dans ce parc John Bright poussa un cri d'étonnement, qui se changea bientôt en hurlement de fureur.

Son fils et ses serviteurs accoururent.

Les chevaux et la moitié des boeufs avaient disparu.

Pendant le combat les Indiens les avaient enlevés, le bruit de la mêlée avait empêché sans doute que l'on entendît le bruit de leur fuite.

Selon toutes probabilités l'intervention de l'inconnue en frappant les Indiens de terreur avait seule empêché que le vol fût complet et que tous les animaux fussent emmenés.

La perte éprouvée par l'émigrant était énorme pour lui; bien que tous ses bestiaux n'eussent pas disparu, cependant il en avait assez d'enlevés pour se trouver dans l'impossibilité d'aller plus loin.

Sa résolution fut prise avec cette promptitude qui caractérise les Américains du Nord.

"Nos bestiaux sont volés, dit-il, il nous les faut, je veux les ravoir.

—C'est juste, répondit William, au lever du soleil nous nous mettrons sur la piste.

—Moi, mais pas vous mon fils, reprit l'émigrant, Sem m'accompagnera.

—Mais moi que ferai-je?

—Vous, garçon, vous demeurez au camp pour veiller sur votre mère et sur votre soeur, je vous laisse James."

Le jeune homme s'inclina sans répondre.

"Je ne veux pas que les païens puissent se vanter de m'avoir mangé mes boeufs, dit John Bright avec colère: sur l'âme de mon père! je les retrouverai ou j'y perdrai ma chevelure."

Cependant la nuit s'était écoulée tout entière pendant les travaux de fortification du camp, le soleil, encore invisible, commençait déjà à friser l'horizon de lueurs purpurnes.

—Eh! eh! reprit John Bright, voci le jour, ne perdons pas de temps, mettons-nous en route; vous William, je vous recommande votre mère et votre soeur ainsi que tout ce qui est ici.

—Allez, mon père, répondit le jeune homme, je ferai bonne garde pendant votre absence, vous pouvez être tranquille."

L'émigrant serra la main de son fils, jeta son rifle sur l'épaule, fit signe à Sem de le suivre et s'avança vers les retranchements.

"Il est inutile de réveiller votre mère, disait-il en marchant; quand elle sortira de la tente, vous lui rapporterez ce qui est arrivé et ce que j'ai fait, je suis convaincu qu'elle m'approuvera; allons garçon, bon courage et surtout bonne guette.

—Et vous, mon père, bonne réussite.

—Dieu le veuille, garçon, dit l'émigrant d'un air triste: de si beaux bestiaux!

—Eh! mais s'écria le jeune homme en retenant son père au moment où celui-ci se préparait à escalader la barricade, que vois-je donc là-bas?

L'émigrant se retourna vivement.

"Vous voyez quelque chose, Williams, où cela donc?

—Tenez, mon père, dans cette direction; mais qu'est-ce que cela signifie, on dirait nos bestiaux."

L'émigrant regarda du côté que son fils lui signalait.

"Comment, s'écria-t-il avec joie, on dirait nos bestiaux; mais ce sont eux! d'où diable viennent-ils? et qui donc les ramène?"

En effet, à une grande distance dans la prairie on apercevait les bestiaux de l'Américain qui accouraient rapidement dans la direction du camp, en soulevant un épais nuage de poussière autour d'eux.

VII

Le Chef Indien

Le comte de Beaulieu était loin de se douter, au moment où il se préparait à allumer insoucieusement un cigare, que l'allumette chimique dont il se servait allait le rendre en un instant si redoutable aux yeux des Indiens.

Mais dès qu'il reconnut la puissance de l'arme que le hasard plaçait entre ses mains, il résolut de s'en servir et de tourner à son avantage la superstitieuse ignorance des Peaux-Rouges.

Jouissant intérieurement du triomphe qu'il avait obtenu, le comte fronça les sourcils et prenant le langage et les gestes emphatiques des Indiens, lorsqu'il les vit assez maîtres d'eux-mêmes pour l'écouter, il leur parla ainsi de ce ton de commandement qui en impose toujour aux masse.

"Que mes frères ouvrent les oreilles, les paroles que souffle ma poitrine doivent être entendues et comprises par tous; mes frères sont des hommes simples adonnés à l'erreur, la vérité doit entrer dans leur coeur comme un coin de fer; ma bonté est grande parce que je suis puissant: au lieu de les châtier lorsqu'il ont osé mettre la main sur moi, je me suis contenté de faire éclater à leurs yeux mon pouvoir; je suis un grand médecin des visages pâles, tous les secrets de la plus fameuse médecine je les possède. S'il me plaisait, les oiseaux du ciel et les poissons du fleuve me viendraient rendre hommage, parce que le maître de la vie est en moi et qu'il m'a donné sa baguette de médecine. Écoutez ceci, Peaux-Rouges, et souvenez-vous; Lorsque le premier homme naquit, il se promena sur les bords du Mécha-chebé; alors il rencontra le maître de la vie; le maître de la vie le salua et lui dit: Tu es mon fils. Non, répondit le premier homme, c'est toi qui es mon fils et je te le prouverai si tu veux pas me croire; nous allons nous asseoir et nous ficherons en terre le bâton de médecine que nous tenons à la main: celui qui se lèvera le premier sera le plus jeune et le fils de l'autre. Ils s'assirent donc et se regardèrent longtemps l'un l'autre jusqu'à ce qu'enfin le maître de la vie pâlit, s'affaissa et sa chair quitta ses os; sur quoi le premier homme s'écria tout joyeux. Enfin tu es certainement mort! Et ils se regardèrent ainsi pendant dix fois dix lunes et dix fois davantage et comme au bout de ce temps les os du Seigneur de la vie étaient complètement blanchis, le premier homme se leva et dit: Oui, maintenant il ne reste plus aucun doute, il est certainement mort. Il prit alors le bâton de médecine du maître de la vie et le retira de terre. Mais alors le maître de la vie se leva et lui prenant le bâton, il lui dit: Arrête, me voilà: je suis ton père et tu es mon fils; et le premier homme le reconnut pour son père. Mais le maître de la vie ajouta alors: Tu es mon fils, le premier homme, tu ne peux mourir; prends mon bâton de médecine: lorsque j'aurai à communiquer avec mes fils Peaux-Rouges, c'est toi que j'enverrai. Ce bâton de médecine le voilà, êtes-vous prêts à exécuter mes ordres?

Ces paroles avaient été prononcées avec un accent de conviction si profond, la légende rapportée par le comte était tellement vraie et si bien connue de tous, que les Indiens, que le miracle de l'allumette avait préparés déjà à la crédulité, y ajoutèrent une foi entière et répondirent avec respect:

"Que mon père parle, ce qu'il veut nous le voulons, ne sommes-nous pas ses enfants?

—Retirez-vous, reprit le comte, c'est avec votre chef seul que je veux communiquer."

Natah-Otann avait écouté le discours du comte de Beaulieu avec la plus grande attention; parfois un observateur aurait distingué sur son visage passer comme un éclair d'incrédulité, remplacé presque immédiatement par un sentiment de plaisir qui éclatait dans ses yeux aux regards si fins et si intelligents; il avait applaudi comme ses guerriers, peut-être plus fort qu'eux encore lorsque le jeune homme s'était tu; en lui entendant dire que c'était avec lui seul qu'il voulait communiquer, un sourire avait plissé ses lèvres; d'un geste, il avait ordonné aux Indiens de s'éloigner et il s'était avancé vers le comte avec une aisance et une grâce que celui-ci n'avait pu s'empêcher de remarquer.

Il y avait dans ce jeune chef une noblesse innée qui plaisait au premier abord, attirait et commandait la sympathie.

Les guerriers pieds-noirs, après s'être respectueusement inclinés, avaient descendu la colline et s'étaient accroupis à cent mètres environ du campement.

Il y avait deux hommes que l'éloquence improvisée du comte de Beaulieu avait surpris autant au moins que les guerriers indiens. Ces deux hommes étaient Balle-Franche et Ivon de Kergallec, ni l'un ni l'autre ne comprenaient plus rien à cette affaire, la science indienne du jeune homme les désorientait complètement, ils attendaient avec la plus vive anxiété le dénouement de cette scène dont ils ne saisissaient ni le but ni la portée.

Lorsqu'ils furent seuls, car le chasseur et le Breton s'étaient eux aussi retirés à l'écart, le Français et l'Indien s'examinèrent un instant avec une attention méticuleuse.

Mais quels que fussent les efforts du blanc pour deviner les sentiments de l'homme qu'il avait devant lui, il fut obligé de reconnaître qu'il avait affaire à une de ces natures supérieures, sur le visage desquelles il est impossible de rien lire et qui dans toutes circonstances sont toujours maîtresses de leurs impressions; bien plus, la fixité et l'éclat métallique de l'oeil de l'Indien lui fit éprouver malgré lui un malaise secret qu'il eut hâte de faire cesser en prenant la parole, afin de rompre le charme dont à son insu il subissait l'influence.

"Chef, lui dit-il, maintenant que vos guerriers sont éloignés..."

Natah-Otann l'interrompit d'un geste et s'inclinant gracieusement devant lui.

"Pardon, monsieur le comte, lui dit-il, avec un accent qu'eût envié un naturel des bords de la Seine, je crois que le peu d'habitude que vous avez de parler notre langue vous la rend fatigante; s'il vous plaît de vous exprimer en français, je crois le parler assez bien pour vous comprendre.

—Hein? s'écria le comte, en faisant un bond de surprise, que dites-vous?"

La foudre serait subitement tombée aux pieds de M. de Beaulieu qu'il n'aurait pas été plus surpris et plus épouvanté en entendant ce sauvage, portant le costume complet des Pieds-Noirs et dont le visage était peint de quatre couleurs différentes, s'exprimer aussi purement dans son idiome paternel.

Natah-Otann ne sembla pas s'apercevoir de l'ébahissement de son interlocuteur, il continua froidement.

"Dagnez me pardonner, monsieur le comte, d'avoir employé des termes qui sans doute vous ont choqué par leur trivialité, mais le peu d'occasion que j'ai de parler français dans ces déserts, doit me servir d'excuse."

M. de Beaulieu était en proie à une de ces surprises qui ne font que s'accroître, il ne savait plus s'il veillait ou s'il était obsédé par un cauchemar: ce qu'il entendait lui semblait si incroyable et si incompréhensible, qu'il ne trouvait pas de mots pour exprimer ce qu'il éprouvait.

'Mais qui êtes-vous donc enfin? s'écria-t-il lorsqu'il fut assez maître de lui pour répondre.

—Moi? fit nonchalamment Natah-Otann; mais vous le voyez, monsieur le comte, je suis un pauvre Indien, pas autre chose.

—C'est impossible! dit le jeune homme.

—Je vous certifie, monsieur, que je vous ai dit l'exacte vérité Dame! ajouta-t-il avec un charmant laisser-aller, si vous me trouvez un peu moins... comment dirai-je? grossier, oh! il ne faut pas m'en faire un crime, monsieur le comte; cela tient à des considérations tout à fait indépendantes de ma volonté, que je vous raconterai quelque jour si cela peut vous être agréable?..."

Le comte de Beaulieu était, nous croyons l'avoir dit, un homme de grand coeur, que peu de choses avait le privilège d'émouvoir; la première impression passée, il en prit bravement son parti, parfaitement maître de soi désormais, il accepta franchement la position qui lui était si singulièrement faite par le hasard.

—Pardieu! dit-il en riant, la rencontre est bizarre et a lieu de me surprendre; vous me pardonnerez donc, cher monsieur, l'étonnement de mauvais goût que j'al d'abord témoigné en vous entendant me parler ainsi que vous l'avez fait: j'étais si loin de m'attendre à rencontrer à six cents lieues des pays civilisés un homme aussi comme il faut que vous l'êtes, que je vous avoue que d'abord, je ne savais à quel saint me vouer.

—Vous me flattez, monsieur le comte; croyez bien que je vous suis reconnaissant de la bonne opinion que vous voulez bien savoir en moi; maintenant, si vous me le permettez, nous reviendrons à notre affaire.

(A suivre)

L'art de se vêtir

A la devanture d'un magasin de fourrures, Filoumane ne peut s'empêcher de dérober une pelisse magnifique. Pour lui, le dilemme suivant s'impose?

—Si je ne suis pas pincé, je suis très bien vêtu pour tout l'hiver. Si l'on me pince, l'Etat se charge de m'habiller.

TRIBUNE LIBRE

Il est bien entendu que, si nos colonnes sont ouvertes à tous les Canadiens-Français, à condition que leurs lettres soient utiles,—et nous nous réservons le droit de juger de leur utilité,—néanmoins nous laissons aux auteurs toute la responsabilité de leurs écrits. De plus chaque correspondance doit porter le nom et l'adresse réels de l'envoyeur, de façon que nous soyons certain de sa bonne foi.

M. le Rédacteur,

Si je ne connaissais votre cordialité spontanée à accueillir l'infortune, je ne serais pas assez téméraire pour venir vous entretenir de choses personnelles. Ma seule justification se trouve dans cette vérité énoncée avec tant de verve dans L'Union du 30 déc. dernier: "Nous tremblons devant la médiocrité... qui prend ombrage de ce qui la dépasse." Quelle thèse à développer!

Jusqu'aujourd'hui je suis resté insensible à ses girondelles intempestives. Il faut la combattre cependant avec ses propres armes **unguibus** et **rostro**. S'agit-il de la question de nos écoles bilingues—nombreuses au Nord où je demeure—la médiocrité est là, assise sur ses principes faux et pernicieux. Veut-on connaître les raisons pour lesquelles nos écoles françaises ont fermé leurs portes, forte de son ignorance, elle argumente, si bien, que ce qui est pour tous rationel, devient pour elle un travesti de la plus simple logique. Partout la même réponse: "M. l'Inspecteur nous défend d'engager un instituteur non-qualifié. Si nous agissons autrement, nous perdons l'octroi." Il y a dans ce tas d'absurdités, M. le Rédacteur, une subtilité qui, à plusieurs points de vue, est assez macabre pour provoquer un moine. Considérons quelques-uns de ses aspects:—D'après les instances réitérées de L'Union, de nos nombreux amis d'Edmonton et de plusieurs autres notables de nos centres français le gouvernement légiféra.

De cette législation des concessions importantes au point de vue français, nous furent accordées.

Je suis très soucieux de tout ce que le gouvernement a fait. Mais ne nous donne-t-il pas d'une main cette marque d'amitié et de l'autre... une pilule? Ces concessions me sembleraient plus logiques s'il permettait à nos jeunes aspirants le temps de se qualifier au lieu de fermer nos écoles ou d'essayer de nous imposer des instituteurs de langue anglaise. Et les raisons données me paraissent par trop naïves. Voyez plutôt. Le département d'Education me dit qu'il n'est que juste que les **Normalistes** qui ont dépensé et leur temps et leur argent pour se qualifier, reçoivent les considérations les plus empressées afin de les caser même dans nos écoles. Grand dieux! Et nous donc qui avons blanchi sous l'étude! Nos 16 années consacrées à cet apostolat — l'enseignement — n'ont donc aucun mérite aux yeux de ce département conciliateur? (sic). Et enfin, M. le Rédacteur, nos classiques, notre philosophie scholastique et notre chère Laval nous rendent donc inférieurs à une enfant de 17 à 18 ans qui n'a pour tout bagage souvent que son 10ème ou 11ème grade? Je ne comprends rien aux gracieusetés du gouvernement à notre égard. Il a fallu à ces messieurs les politiciens 22 ans d'efforts — très louables d'ailleurs—pour mettre toutes les écoles publiques de la province sous la charge immédiate d'instituteurs qualifiés, mais ces mêmes politiciens exigent que dans une courte année nous fassions ce qu'ils n'ont pu faire dans 20!

La médiocrité nivelant toutes les objections avec la même désinvolture se plaît à acquiescer aux jérémiades de la majorité. Je concède la majorité aux Anglais. Je leur concède aussi, leur langue étant officielle, un même rang d'égalité avec nous. Le contraire, à mon avis, ferait preuve, de notre part, d'un complexe d'infériorité incompatible à notre mentalité française. Nous serons représentés à Calgary. Deux choses l'une: ou faire entendre raison au département d'Education... ou le... y sera. J'ai 64—trop âgé pour faire un moderne Normalite. — Après cette digression je vous dis bien merci, M. le Rédacteur.

Paysan du Danube.

—C'est du cheval... mais le cheval, monsieur, se digère mieux que le boeuf.

—Ça dépend des morceaux! Vous me donnez les crins!

Tribune Libre

LE CANADA ET L'EMPIRE

M. le Rédacteur,

Le Canada forme partie intégrale de l'Empire dont il en est une colonie et pas autre chose. Etant une colonie, il n'a aucun droit à un statut international. Nous sommes des sujets britannique et non des citoyens canadiens. Nous sommes toujours une nation composée de "colonials" c'est-à-dire tributaire et non indépendante.

Aucune législation fédérale ne pourrait nous séparer de l'Empire sans son assentiment.

Désirer quitter l'Empire sans son consentement formel, serait désirer commettre une très vilaine félonie. La gravité des obligations dues à l'Empire en fait des devoirs péremptoires qui doivent être accomplis sans arrière-pensée pouvant receler les moindres idées d'indépendance nationale.

De conférence en conférence, nos relations impériales acquièrent plus de précision. D'une conférence à une autre, les têtes dirigeantes de l'Empire nous découvrent de nouvelles affinités prévues ou imprévues qui aisément sont greffées aux présentes. Tout s'affirme et tout est affermi.

Il est vrai, quelques titres subissent certaines modifications, mais Sa Majesté George V n'en demeure pas moins notre roi: By the Grace of God, et elle n'en préserva pas moins celui de: Defender of the Faith.

Que cette Faith soit de la Haute ou de la Basse, ça ne doit pas nous importuner.

Honni soit qui mal y pense, et d'ailleurs que peuvent faire quelques divergences dans la forme de certaines croyances. Il est bien entendu, bien compris, depuis la dernière conférence impériale, que comme le dit l'Edmonton Bulletin:

The Dominions have not stepped out of the Empire, but they have stepped into full membership and all that it implies.

Plus que jamais, il est vrai de dire que quand l'Empire (l'Angleterre) est en guerre, le Canada est en guerre. Un des principaux devoirs du Canada comme colonie est de participer à la défense de l'Empire.

Notre patrie c'est l'Empire.

Notre hymne national c'est le: God save the King.

Entre l'impérialisme et le nationalisme il n'y a point de juste milieu.

A. CLAMANT.

LE MINISTRE DE L'AIR VOYAGE PAR LES AIRS

Naples, Italie.—Le vaisseau aérien britannique qui transporte aux Indes et retour, soit un parcours de 12,000 milles, le ministre de l'aviation de Grande-Bretagne, sir Samuel Hoare et lady Maude Hoare, est arrivé ici, venant de Marseille, France.

Sir Samuel et son épouse, emportant le moins de bagage possible sont montés à bord du gigantesque avion à Croydon Airdrome, près de Londres, et débarquèrent à Marseille. A ce moment l'aéroplane était escorté de cinq avions de chasse français qui étaient allés à sa rencontre. On dit que le ministre a l'intention d'inaugurer un nouveau service aérien entre le Caire et Karachi. Il visitera aussi dans l'Inde les diverses stations aéronautiques britanniques.

EMBRANCHEMENTS POUR L'OUEST

Le Pacifique Canadien annonce qu'il construira six nouvelles lignes de chemin de fer.

Ottawa.—La compagnie du Pacifique Canadien annonce que six nouvelles lignes de chemins de fer seront construites dans les provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan. Ces six voies ferrées couvriront une distance totale de 200 milles et coûteront, une fois complétées, une somme s'élevant à plusieurs millions de dollars. Suivant le plan de la compagnie, les nouvelles lignes seront établies vers le nord et desserviront un territoire où ne se trouve actuellement aucun chemin de fer.

Le premier embranchement sera construit à partir de la voie projetée au nord de Rosemary, dans l'Alberta. Le deuxième partira d'un point situé près de Lloydminster, en allant vers l'est, dans la province de la Saskatchewan. La troisième ligne sera établie également dans la Saskatchewan, pour se raccorder à la ligne de Fife Lake.

La quatrième voie partira d'un point situé près de Unwin, dans la province de la Saskatchewan; elle prendra une direction vers le nord-ouest pour atteindre l'Alberta. La cinquième ligne concerne une voie qui sera construite à partir du lac Manitou, en Saskatchewan, pour se prendre une direction vers le nord-ouest, atteignant de même la province de l'Alberta. Enfin, la sixième ligne est demandée par la Manitoba and Northwest Railway Company; cette voie partira d'un point situé près de Théodore pour se prolonger jusqu'à la voie du Pacifique Canadien.

La compagnie du Pacifique Canadien a donné avis que des bills seraient présentés à Ottawa, pour obtenir la sanction des travaux projetés, bills qui seront soumis au parlement peu après la reprise de la session.

Le subterfuge trahi

Jean n'aime pas aller en classe le matin. Une idée magnifique lui vient. Il décroche le téléphone et demande le maître d'école. D'une voix enrouée, il lui dit:

—Jean est malade; il ne pourra pas aller à l'école demain.

—Qui est à l'appareil? demande le professeur.

—C'est mon père! répond Jean.

A Cheval dans les Montagnes Rocheuses



(1) Le chef indien Buffalo Long Lance, l'un des excursionnistes. (2) Le lunch sur le plateau Wolverine. (3) L'un des "Cavaliers". (4) À travers le plateau Wolverine; le glacier Tumbling à l'arrière plan. (5) Groupe d'Indiens "Kootenay" qui faisaient partie de l'excursion avec leur chef Louis Arbel.

La Société des Cavaliers des Rocheuses, qui recrute ses membres parmi les enthousiastes de la "montagne" des principaux pays du monde, a tenu récemment sa deuxième réunion annuelle dans la région qui environne Banff et le lac Louise. Plus d'une centaine de cavaliers, venus des différentes provinces du Canada, des Etats-Unis, de la France, de l'Angleterre, de l'Australie et des Antilles, s'étaient réunis à Banff le 7 août dernier pour prendre part à la grande randonnée à cheval à travers les montagnes que l'on avait organisée pour la circonstance et qui devait durer trois jours. Le départ devait s'effectuer de Marble Canyon, sur la route Banff-Windermere, dans la matinée du 8 août.

Des automobiles, de bonne heure ce jour-là, conduisirent des hôtels de Banff et du lac Louise jusqu'à Marble Canyon, tous ceux qui s'étaient inscrits pour faire la randonnée. Guides, chevaux, provisions et bagages, tout avait été préparé à l'avance et l'on ne tarda pas à se mettre en selle pour couvrir les quelque soixante milles qui séparent Marble Canyon du lac Wapta, terme de l'excursion, où, dans la soirée du 10 août, devait avoir lieu, pour célébrer la clôture de la réunion, un grand "pow-wow" de réjouissances.

Procédant d'abord vers le glacier Tumbling, le groupe des cavaliers s'engagea bientôt sur le plateau Wolverine, passant en route en vue des Palissades Wolverine, du mont Helmet et des Dix Pics. L'on campa le premier soir sur le Plateau Goodsir, au sein d'un grandiose paysage de monts altiers et de glaciers. Le deuxième jour, de bonne heure, la cavalcade suivit d'abord la crique Goodsir, longea celle de McArthur et passa à proximité du lac du même nom. La deuxième nuit fut passée sur les rives du superbe lac O'Hara, dans le camp du Club Alpin du Canada, mis gracieusement à la disposition des Cavaliers des Rocheuses. Pour la troisième journée, il ne restait plus qu'à couvrir la distance qui sépare le lac O'Hara du lac Wapta, où tout un campement de "teepees" indiens attendait l'arrivée des excursionnistes. Un grand souper, auquel assistaient aussi plusieurs touristes venus en chemin de fer de Banff et du lac Louise, fut servi dans une vaste tente dressée pour l'occasion. Il y eut discours, chant, musique et danse pour célébrer l'heureuse terminaison de la randonnée qui venait d'être accomplie, après quoi l'on se sépara en se promettant de se retrouver l'an prochain à la prochaine réunion.

La Société des Cavaliers des Rocheuses, dont la fondation ne date que de deux ans, jouit déjà d'une grande popularité parmi ceux que passionne la beauté majestueuse des Montagnes Rocheuses Canadiennes. La randonnée à cheval qui constitue le principal article au programme de ses réunions annuelles, offre à ses membres une magnifique occasion de venir en contact plus intime avec les monts grandioses qui attirent aujourd'hui chez nous tant de touristes étrangers.

AUX CANADIENS-FRANÇAIS

Nous remercions sincèrement tous ceux qui ont payé leur abonnement Mais il y en a encore beaucoup dont nous avons besoin et qui ont besoin de nous Beaucoup nous demeurent indifférents aujourd'hui PAR L'EXEMPLE DE CE QUI SE PASSE NON LOIN D'EUX, et qu'ils apprendraient en nous lisant, ils devraient savoir que, demain, L'UNION leur sera nécessaire, et à leurs enfants. Ils auront, demain, besoin de son utile influence Pourquoi attendre? Pourquoi ne pas aider, dès aujourd'hui, à rendre cette influence plus prépondérante encore pour le jour où il vous faudra y avoir recours.

Soyez patriotes, pratiquement, AUJOURD'HUI MÊME, et envoyez le montant de votre abonnement.

Notre force sera votre force.